



ISSN 1259-9034

LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS
N° 200 - DÉCEMBRE 2012 - 2,30 EUROS

Manuel Valls à la Goutte d'Or. Le ministre de l'Intérieur visite la "zone de sécurité prioritaire" *(Page 7)*

STARBUCKS INVESTIT LA PLACE DU TERTRE

La chaîne américaine s'installe à la place de l'ancienne brasserie le Pichet du Tertre. *(Page 6)*

18 ans et 200 numéros pour le 18e du mois *(Pages 2 à 4)*



Les conseils de quartier en attente d'une nouvelle charte *(Page 5)*

Un ciné-club à la Maison verte, sourds et aveugles bienvenus *(Page 9)*

Chapelle International, une ville en devenir *(Page 9)*

Jouer aux échecs cité Traëger *(Page 11)*

Échanges de savoirs au Petit Ney *(Page 14)*

Foot à cinq : Le plus grand centre français à La Chapelle *(Page 15)*

Histoire : "L'ogresse" de la Goutte d'Or *(Pages 16-17)*

Baisse de la subvention de la Halle Saint-Pierre *(Page 18)*

Les quartiers du 18e vus par l'illustratrice Claire Dupoizat *(Page 23)*

Portrait : Une grande comédienne, Gisèle Casadesus *(Page 24)*

Le bulletin d'abonnement est en page 14



D1 fol 20 32713

18 ANS ET 200 NUMÉROS POUR LE 18e DU MOIS

Le 18e du mois fête un anniversaire important : ses dix-huit ans et son deux centième numéro. Voilà une belle occasion pour répondre à cette question que l'on nous pose souvent : **comment est né notre journal ?** Nous avons décidé pour ce numéro 200 de reproduire l'article paru dans

notre numéro 50, où Jean-Yves Rognant expliquait le pourquoi et le comment de votre journal. En supplément à cet article, nous avons demandé à Noël Monier, cofondateur et ami de Jean-Yves ce qu'il pense de son enfant au bout de ce 200e numéro.

Nostalgie de la préhistoire... ou comment est né le journal

Déjà cinquante numéros dans l'histoire du 18e du mois... Mais avant, il y a eu une pré-histoire... celle de quelques dizaines d'habitants qui ont décidé de faire ce journal. Certains d'entre eux avaient ou avaient eu des responsabilités administratives, culturelles, syndicales, politiques assez diverses, d'autres étaient de simples citoyens. Ils se rencontraient dans des manifestations pour l'école, contre la ghettoïsation, la montée de la misère, les expulsions d'habitants vers les banlieues, le bruit, la pollution. Ou bien dans des fêtes, à des spectacles, dans des bistrotts, ces bistrotts du 18e où l'on parle des heures, où l'on refait le monde.

Ils faisaient le même constat : l'insuffisance de démocratie locale, et d'abord l'insuffisance d'information. Dans cet arrondissement, il se passe beaucoup d'événements, mais qui le sait ? C'était en 1993. En avril, le meurtre d'un jeune Zaïrois (Makomé) dans le commissariat des Grandes-Carrières provoquait des manifestations. Aux Abbesses, à la Moskova, des projets de démolition de bâtiments anciens et la perspective de l'ouverture d'énormes chantiers suscitaient des réactions. À la Goutte d'Or, les parents d'élèves faisaient monter la pression afin d'obtenir la construction d'écoles. À La Chapelle, les habitants de la rue Riquet s'indignaient du projet de doubler la largeur de la rue.

Sur un coin de table

Mais chacun restait chez soi après sa manif, sa réunion, son spectacle, sa discussion, sans savoir ce qui se passait ailleurs.

La presse, les médias nationaux



Vente militante : Robert Sebbag au marché de l'Olive.

ou parisiens avaient tendance à décrire ce bout de Paris de façon négative. Ce 18e pétri d'histoire, composé de quartiers fort divers, nous semblait avoir besoin d'autre chose que de journaux électoraux ou de magazines publicitaires.

Ainsi est née l'idée de créer un journal. J'en parlais à ceux que je croisais. Cela suscitait sympathie et intérêt. Militant, artiste, journaliste, surveillant de lycée, artisan, chacun avait envie de parler de son 18e... On ébauchait sur un coin de table d'hypothétiques sommaires. Dans un café de la rue Duc, *L'Alibi*, les conversations débridées trouvaient une écoute, un écho : «*Vous voulez créer un journal ? Ça m'intéresse ! Moi, je suis journaliste... Moi, je suis à telle association, j'aime écrire... C'est pour quand ce canard ?*».

Avec Eric, Olivier, François, Gilles, Béatrice, Catherine, Fred, Myriam, Erwan, fin 1993, on se re-

trouve dans un appartement, rue Simart. J'appelle Noël, un ami, «*Ça te dirait un journal de quartier ?*». Il en parle à Marie-Pierre, à Didier, à un autre Noël, à Alain, à Jean-Claude, aux dessinateurs Pinter, Sabadel... Petit à petit, une équipe se forme. En février 1994, dans un autre appartement, rue Custine, la décision est prise : on y va.

Et s'il s'était appelé NRV 18 ?

Mais vous n'imaginez pas le nombre de questions qui se posent quand on veut lancer un journal : périodicité, format, nombre de pages, contenu, titre, mode de diffusion... Journal de pros avec un ou plusieurs salariés ? Journal de bénévoles ? Journal militant ou bien journal d'information ? Quelle importance respective donner à l'actualité et aux sujets de magazine, portraits, culture, etc... ? Le ton : polémique, mor-

dant (une sorte de *Canard Enchaîné* du 18e) ou plus neutre ? Faut-il de la couleur ? Et le titre ? Pour l'anecdote, *Le 18e du mois* aurait pu s'appeler *NRV18* ou *Les 18e rugissants* ou *18 pluriel* ou encore *9+9*... On a discuté des heures et des heures, réunion après réunion.

Et le financement ? Des subventions ? Personne n'en voulait, on tenait à notre indépendance. De la pub, beaucoup de pub permettant de faire un gratuit ou un quasi gratuit ? Hum... Alors : financement par les ventes. Quel prix ? En fonction des coûts d'imprimerie... 15 F ? 10 F ? Nous avons opté, en cette année 1994, pour 12 F et ce pari s'est avéré juste, permettant de publier le journal sans problème financier.

Et l'éditeur ? On forme une SARL ? Non. On a décidé de créer une association, indépendante de toute organisation politique ou religieuse, dont les lecteurs peuvent être

adhérents s'ils le désirent mais avec des statuts donnant un poids particulier à l'équipe qui fait le journal.

En juin 1994 sortait un «numéro zéro» de quatre pages, tiré à trois mille exemplaires, financé par l'apport personnel des membres de l'équipe, distribué dans les fêtes et auprès de nos réseaux d'amis, d'associations du 18^e. Nous y expliquions notre démarche dans un *Manifeste*.

Nous avons commencé à collecter des abonnements. Nous voulions, avant de démarrer, avoir de quoi payer au moins deux numéros. Mais l'argent ne rentrait que très lentement. On attendait, on attendait. Finalement on a brusqué les choses : argent ou pas, on sort le numéro 1 en novembre 1994. Un atelier de PAO et une imprimerie (amis) nous consentent des délais de paiement. L'aventure du *18^e du mois* commence.

Les anciens et les nouveaux

Émotions : la sortie du numéro 1, l'envoi aux abonnés, la prise de contact avec les marchands de journaux, les réactions des amis, des lecteurs, des médias, des associations, des politiques.

Au fil de quatre ans et demi, l'équipe s'est agrandie et renouvelée. C'est inévitable dans un groupe de bénévoles : l'un déménage, un autre qui était au chômage trouve un emploi,



Jean-Yves Rognant (à gauche) et Noël Monier.

un troisième prend des responsabilités dans une autre association, un quatrième a un bébé...

Régulièrement et sans à-coups, ceux qui partaient ont été remplacés par des nouveaux.

Le nombre de pages a augmenté. La formule rédactionnelle graphique a évolué. Chaque comité de rédaction, chaque assemblée des adhérents ont permis de l'enrichir. Les

finances sont saines, les chiffres de vente, le nombre d'abonnements progressent, bien que trop lentement à notre avis. Et puis, nos contacts se sont multipliés avec tous ceux qui agissent dans cet arrondissement, permettant au *18^e du mois* d'assurer de mieux en mieux sa tâche d'information. Nous espérons que c'est aussi votre sentiment...

Jean-Yves Rognant

Deux cents numéros plus tard : pari tenu

Les raisons d'être du *18^e du mois* : indépendance, priorités à la politique de la ville, la vie des quartiers, l'information sur l'activité des associations.

Noël Monier, grand ami de Jean-Yves, a collaboré dès la première heure au *18^e du mois*. Premier président de l'association puis rédacteur en chef jusqu'en 2003, Noël est un rouage essentiel à la vie du journal, tant par son professionnalisme que par l'étendue de ses réseaux d'informations plus que nécessaires. «*Au moment où j'abandonne toute responsabilité au sein du journal et vais me consacrer à mes tâches de rédacteur, quel regard porter sur ces dix-huit années ? La première réussite est que le journal continue à paraître et atteint son numéro 200. La deuxième est que le pari fait, celui de réaliser un mensuel d'informations sur tous les domaines de la vie de cet arrondissement et cela avec une équipe qui se renouvelle sans cesse mais une équipe entièrement bénévole, a été gagnant, toutes ces arrivées et départs se sont faits sans à-coups. La troisième réussite (et non la moindre) est que l'équipe avait un projet «politique», non pas au sens politi-*

rien, non pas au sens des partis politiques, mais au sens vie de la cité, au sens des choix sociaux, au sens des choix urbanistiques, au sens des droits de l'homme... Je pense que nous n'avons jamais dévié de ce projet. À vous lectrices et lecteurs de nous en faire part.»

Un journal pour des quartiers qui vivent

Deux des orientations fondamentales du *18^e du mois*, son indépendance et la priorité donnée à l'information sur l'action des associations, étaient indiquées dès la déclaration de l'association éditrice.

Dans la parution légale au *Journal Officiel* fin 1994, l'objet de l'association était ainsi défini : «*la création, la promotion et le financement d'une publication d'informations locales sur le 18^e arrondissement, donnant une large place à l'information associative et publiée dans l'indépendance vis-à-vis de toute organisation politique, syndicale ou religieuse...*» Un *Manifeste* publié

dans le numéro 1 indiquait notre ambition et nos orientations.

Le voici :

«Si l'on devait d'un mot définir l'unité du 18^e arrondissement, on n'en trouverait pas. Le 18^e n'a pas un visage, il en a plusieurs. De l'ancien village de La Chapelle aux étroites ruelles de la Moskova ou aux immeubles neufs du quartier Évangile, de l'animation populaire de Barbès au spectacle de Pigalle sous l'œil centenaire de Montmartre, l'arrondissement se décline au pluriel.

De fait, une ville dans la cité.

Cette ville bouge, cette ville respire, cette ville a son histoire, ses histoires. Les rues et les stations de métro nous racontent la Commune de Paris, les chansons populaires se souviennent des Apaches et des peintres de la Butte. Les marchés vibrent des odeurs et des accents du monde entier, revivant des histoires d'exil depuis des générations.

Suite de l'article p.4.

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

twitter : @le18edumois

- **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Michel Breisacher, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui Tessa Chéry, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.
- **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé.
- **Maquette** : Nadia Djabali.

- **Bureau de l'association** : Michel Cyprien, président, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.
- **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Le bulletin d'abonnement est en page 14.

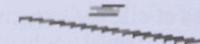
Les petites annonces et le courrier en page 23.

ACCORDS PIANOS

Paris 18

depuis 1981

jean morfin



Technicien Accordeur
Spécialiste queues & droits
Harmoniste

Technicien en chef au Conservatoire
National Supérieur de Musique de Paris,
de 1990 à 2011

01 42 58 68 67

06 83 88 26 93

Suite de l'article de la p.3

Une ville

Cette ville, le mensuel *Le 18e du mois* veut la raconter, la connaître et la faire connaître par ses propres habitants. Quelle anecdote a tellement ému votre concierge quand elle n'est pas dans l'escalier ? Et ce groupe de rock qui s'amuse avec les gamins de la rue, savez-vous que c'est un des plus célèbres de France ? Et qui aidera cette petite troupe de théâtre à trouver une salle ? *Le 18e du mois* vibrera aux exploits des équipes sportives locales. Il suivra les entreprises qui font vivre nos quartiers, celles qui existent, se créent ou se meurent.

Le 18e du mois veut aussi explorer la quête du Paris citoyen dans une réflexion sur la *démocratie au quotidien*. Ici comme ailleurs à Paris, des exigences nouvelles voient le jour plus ou moins confusément. Qui décide de quoi ? Le conseil d'arrondissement ? La Mairie de Paris ? La préfecture de police ?

Être associés aux décisions, rencontrer les décideurs comme ceux qui sont décidés à réagir sur tel ou tel projet. Mais nous voulons aussi écouter de la musique aux Abbesses, suivre un débat à la Maison Verte ou nous plonger dans la fête de la Goutte d'Or. Nous éclairerons les modes de vie, la mosaïque des cultures, les itinéraires du jour et de la nuit.

Le 18e du mois poussera des coups de gueule, s'indignera, enquêtera à l'appui, contre les bavures policières, les louches projets financiers et les promoteurs aux dents longues. Des opérations de rénovation ou de construction sont en cours ou en projet. Qu'en est-il ? Nous ne pourrions pas nous taire sur l'homogénéisation de Paris avec son cortège d'expulsions des pauvres vers des banlieues déshumanisées. Car si nous sommes indépendants de toute chapelle, nous ne sommes pas neutres pour autant.

Le 18e du mois sera un trait d'union entre les citoyens, les associations et les quartiers pour nous informer et nous émouvoir car la ville, la vie est d'abord émotion et nous en faisons partie.»

Des orientations qui n'ont pas varié

Les orientations de ce manifeste ont été réaffirmées à de nombreuses reprises. On peut lire, par exemple, dans le numéro de novembre 1995 : «*Cette diversité (du 18e arrondissement) peut être très positive, elle implique notamment un refus des racismes, des exclusions, des ghettos...*»

Le principe d'indépendance du journal a été constamment rappelé. L'équipe du *18e du mois* est pluraliste, nous n'avons pas tous les mêmes idées et elle est largement ouverte. À celui qui nous dit qu'il souhaite collaborer au journal, nous ne demandons pas ses opinions, nous l'invitons à nos réunions, et c'est à lui de voir s'il trouve sa place parmi nous.

Certains d'entre nous peuvent avoir des engagements à titre personnel dans divers domaines, mais ils n'engagent pas le journal, et dans l'équipe chacun ne représente que lui-même. Les orientations et les choix rédactionnels du *18e du mois* ne sont pas discutés ailleurs qu'au sein du *18e du mois*, c'est notre règle commune. ■

Lucas et Lætitia neuf ans plus tard

Ils avaient fait la une du numéro 100 du Journal : leurs bonnes petites bouilles symbolisaient l'aventure du *18e du Mois* puisqu'ils avaient le même âge que lui. De ce jour-là ils gardent tous deux le même souvenir : le gâteau à bougies placé devant eux pour la photographie ! Neuf ans plus tard, ils habitent toujours le 18e, l'une rue Marcadet, l'autre impasse de la Chapelle. Ceux sont aujourd'hui de très jeunes adultes qui ont déjà choisi leur avenir.

Future éducatrice

Lætitia a abandonné le piano pour la flûte traversière et quitté le conservatoire du 18e : «*ras l'bol de tant de sol-fège*». Elle n'a plus du tout envie d'être institutrice, profession dont elle rêvait voici neuf ans lorsqu'elle allait à l'école Hermel. Elle veut devenir éducatrice de jeunes enfants : «*les enfants, j'adore m'en occuper, mais je n'ai pas envie de leur apprendre des matières ; ce que j'aime c'est les socialiser*». Elle s'est déjà présentée à la première partie du concours d'entrée pour cette formation tout en préparant son bac ES en terminale au lycée Jacques Decour. Des études sans problème «*sauv la première année au lycée : c'est un établissement énorme, bien moins convivial que l'école ou le collège*»



© Bruno Lemésle



Lætitia Tarento et Lucas Breward

Roland Dorgelès. *J'étais complètement perdue au début et j'ai redoublé ma seconde. Mais maintenant ça va.»*

Vocation : menuisier

Lucas aussi a choisi son métier. Il sera menuisier et il rayonne en décrivant sa formation en alternance au CAP : six semaines comme apprenti chez un menuisier de Fontenay-sous-Bois puis deux semaines chez les Compagnons du Devoir pour des cours théoriques et des séances d'atelier, et ainsi de suite pendant deux ans. Pour lui, le chemin n'a pas été facile : il est dyslexique et, après l'école de la rue

Doudeauville, il est allé en classe spécialisée dans un collège privé, puis en internat en Angleterre car, de maman britannique, il est bilingue : «*ça m'a plu mais la famille, les amis et Paris me manquaient beaucoup*». Il est revenu faire une 3e professionnelle pour découvrir plusieurs métiers et trouver sa voie.

Après le CAP, il rêve de faire le traditionnel tour de France et même du monde des compagnons pendant cinq ou sept ans, en passant notamment par le Québec. En attendant il sillonne la ville à la rencontre de ses potes sur le scooter acheté avec ses premiers gains d'apprenti. ■

Beaucoup de raisons de lire *Le 18e du mois*

Pour ce deux centième numéro, nous avons demandé à quelques lecteurs pourquoi ils lisent *Le 18e du mois*.

Danielle Anna. «*J'habite le 18e depuis vingt ans. Le quartier de la mairie est très commerçant, et je m'y plais assez. J'ai lu occasionnellement Le 18e du mois de nombreuses années en l'achetant en kiosque. Depuis peu, je suis abonnée. Les articles sont tous très intéressants sur les quartiers. J'ai fait de vraies découvertes (le barbier, le fabricant de pipes...) près de chez moi. J'ai fait connaissance avec les associations, j'ai participé à certaines activités grâce au journal.*»

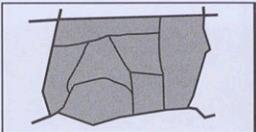
Catherine Blanchard, ophtalmologue habitant Montpellier, abonnée depuis deux ans. «*Je viens souvent rendre visite à une amie d'enfance dans le 18e. Je lisais régulièrement votre journal que je trouve très complet avec articles*

de fond, articles sur la vie quotidienne dans les quartiers... La rubrique culture me permet déjà de faire une première sélection à Montpellier. Du coup, je me suis abonnée avec grand plaisir. Les journaux locaux en province sont beaucoup plus politisés et n'offrent pas le même intérêt de lecture que votre journal.»

Mohamed Ghannem, cardiologue et conseiller d'arrondissement, habitant le 18e depuis vingt-deux ans, fidèle abonné et membre bienfaiteur. «*Je suis un lecteur assidu, je ne perds jamais une ligne de votre journal. Pour moi, il représente l'implication citoyenne par excellence. C'est un modèle dont je vante les mérites à chaque opportunité. Il relate fort bien les réalisations et les projets de tous ordres dans l'arrondissement. Il traduit magnifiquement la vie dans le 18e. C'est une chance pour les habitants de pouvoir disposer de*

ce niveau d'information en dehors de toute implication partisane.»

Christine Le Désert, directrice de l'association Accueil Goutte d'Or. «*L'association est abonnée au journal depuis sa première parution et nous apprécions tous Le 18e du mois pour la qualité de ses articles et leur présentation. La diversité des sujets, les informations données sont dans l'esprit citoyen que nous nous efforçons de construire à l'intérieur de l'association. La volonté de participer à la construction du vivre ensemble, la réactivité de l'équipe rédactionnelle sont autant d'exemples à suivre tant la diversité de notre arrondissement est parfois difficile à cerner. Peut-être que certaines informations plus pointues demanderaient une enquête plus approfondie... Il n'empêche que Le 18e du mois s'efforce de créer un lien indéfectible entre tous, fort appréciable.*»



Les conseils de quartier en attente d'une nouvelle charte

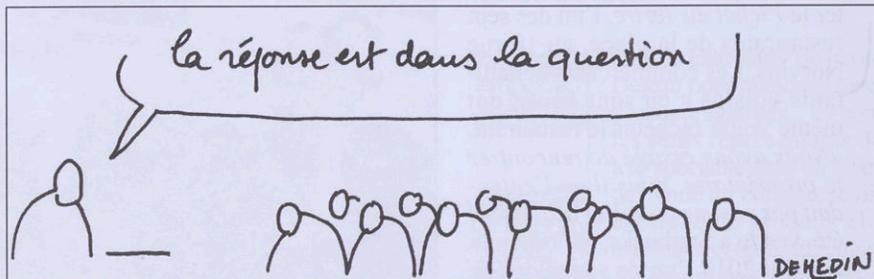
Les conseils de quartier, créés en 2002, instances consultatives locales de réflexion et de propositions, rouages importants de la démocratie locale, devaient être renouvelés cet automne. Mais la mise en place d'une nouvelle charte, qui pourrait n'intervenir qu'en mars, en retarde le processus.

Jusqu'à présent, dans chacun des huit conseils, le nombre des conseillers était fixé à quarante répartis en trois collèges : le premier est constitué de vingt membres, désignés par tirage au sort parmi les personnes résidant dans le 18e ou y exerçant leurs activités professionnelles et ayant fait acte de candidature. Le deuxième comprend six membres désignés à partir d'une liste de résidents étrangers extracommunautaires. Le troisième représente les associations (dix par quartier), désignées par les associations elles-mêmes. S'y ajoutent quatre personnes dites "qualifiées". Elles représentent les institutions publiques et elles sont désignées par le conseil d'arrondissement sur proposition de la présidence du conseil de quartier. Ils sont censés donner un avis d'expert, de mettre les débats en perspective.

Le mandat des conseillers est de quatre ans. Pour les deux premiers collèges, le renouvellement se fait par moitié tous les deux ans.

Une nouvelle charte votée en décembre

D'après un membre du personnel de la mairie, la modification de la charte viendrait d'une volonté de la mairie de «relancer les conseils de quartier, de leur donner un nouveau souffle. On revient sur la charte, on a quelques orientations mais rien de définitif. La charte va passer en conseil d'arrondissement le 3 décembre, il y aura sûrement des amendements, ça sera l'occasion d'un débat».



Pour ce qui est du renouvellement des conseils, cette personne est plus dubitative : «il n'y a pas encore de calendrier clair. Il faudra faire au préalable une campagne de communication dans l'ensemble de l'arrondissement pour avoir suffisamment de candidats». Ces propos sont confirmés par Judith Hervieu, chargée de mission, auprès de Catherine Joly, l'élue en charge de la démocratie locale. «Ça dépend des sujets mais tout le monde est d'accord pour dire que ça s'essouffle un peu». Elle ne veut pas non plus s'avancer sur la date du futur renouvellement. «Il faudra faire un appel à candidature, présenter les conseils de quartier et mobiliser les habitants». D'après Michel Lacasse, adjoint chargé de la Citoyenneté et président du conseil de quartier Amiraux-Simplon-Poissonniers, la nouvelle charte devrait être votée en décembre et mise en place au mois de mars 2013.

D'après un membre qualifié d'Amiraux-Simplon, la mairie de Paris veut uniformiser et clarifier le fonctionnement des conseils de quartier de l'ensemble de la capitale. «Si ça rend les choses plus claires, plus rationnelles, c'est une bonne chose». Toutefois, les conseillers ont été conviés à travailler sur l'élaboration de la nouvelle charte. «On a discuté du nombre de représentants, la manière de les désigner, du statut des membres qualifiés... mais pas tant que ça sur nos pouvoirs car nous ne sommes pas un organe décisionnaire». Le temps est désormais à

l'élaboration avec le personnel municipal qui est resté évasif sur le fond. «On est encore en train d'y travailler», assure Judith Hervieu.

Un décalage entre les attentes et la réalité

Depuis dix ans dans le conseil de quartier de Moskova, un membre du collège des associations se dit déçu. «Beaucoup de gens le sont, il y a beaucoup d'investissement pour peu de résultat. Est-ce que le jeu en vaut vraiment la chandelle. Beaucoup sont venus pleins d'espoir et sont repartis, illusions perdues. J'ai voulu participer au conseil de quartier car je voulais que la démocratie participative ait le droit de cité. Mais on voit bien que ça ne veut pas remplacer la démocratie représentative». Lui, aurait aimé que l'on s'interroge dans la nouvelle charte sur les membres qualifiés. «Ils sont choisis sur proposition du maire, et parmi eux il y a des EDL (équipes de développement local) qui sont salariées par la mairie, ça pose problème quand même».

Lui même a un peu décroché ces derniers temps et souhaite laisser sa place à quelqu'un d'autre. «Les gens veulent bien être consultés mais aussi pouvoir peser sur les décisions. La vraie question c'est comment faire pour que les conseils de quartier participent à une élaboration d'une décision avec les élus.» Il témoigne de cette désaffection progressive : «Certains fois on n'avait pas le quorum, ce qui faisait une possibilité de blocage. Sur 40 conseillers on était parfois 10 ou 15 présents et actifs». L'investissement demandé aux conseillers de quartier est important, pour des résultats parfois frustrants. «Il a fallu se battre pour que certains vœux soient à l'ordre du jour». Il admet néanmoins que les conseils de quartier ont permis un certain nombre de réalisations concrètes. «Le conseil de quartier sert de caisse de résonance. On a quand même fait des choses, pour les jeunes notamment. Mais la municipalité devrait être beaucoup plus facilitatrice. Il y a beaucoup d'entraves au niveau administratif ou budgétaire». La nouvelle charte répondra-t-elle à ces attentes ?

Mathieu Le Floch

Opération changement des noms de rues

Les militants d'Europe écologie les Verts (EELV) du 18e ont procédé samedi 18 novembre à un changement de noms symbolique de 18 rues de l'arrondissement : nouveaux panneaux (de papier) collés au dessus des vrais.

L'opération était notamment consacrée au soutien du collectif s'opposant au projet de création d'un nouvel aéroport à Nantes au lieu dit Notre-Dame des Landes, qui entraînerait l'expropriation d'agriculteurs. Ainsi, par exemple la rue des Martyrs a été baptisée "rue des Martyrs de Notre-Dame des Landes", l'impasse de la Défense est devenue "rue de la Défense des terres

agricoles et la rue du Pré, "rue du Pré et des Landes".

D'autres thèmes écologiques ont été mis en avant comme rue Lepic rebaptisée "rue du Pic de pétrole" ou la rue Affre devenue "rue des Affreux pollueurs". La police a également été leur cible avec la rue Labat changée en "rue de l'Abattage policier" et la place de l'Assommoir en "place de l'Assommoir policier".

Le gouvernement n'a pas non plus été quitte avec "rue Le Tort du Premier ministre" au lieu de rue Letort ou "Rude et très teigne, l'Ayratport" au lieu de rue de Trétaigne. ■

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement

Conseil d'arrondissement, lundi 3 décembre (18 h 30) en mairie.

Conseils de quartier

Conseil de quartier Moskova-Porte Montmartre, lundi 17 décembre.
Conseil de quartier Goutte d'Or, jeudi 20 décembre (19 h) à l'école 5 rue Pierre-Budin. Thème : zone de sécurité prioritaire.

Conseil de quartier La Chapelle-Marx Dormoy, jeudi 13 décembre (19 h), école du 58 rue Philippe-de-Girard. Thème : violences faites aux femmes.

■ 2 décembre : Vide-armoires à l'espace Canopy

L'espace Canopy (19 rue Pajol) organise dimanche 2 décembre, de 13 à 19 h, un "vide-armoires" spécial cadeaux de Noël. Une quinzaine d'exposants présenteront bijoux, vêtements, objets de déco, livres, jouets...

■ 3 au 31 décembre : Expo BD à la mairie

Exposition 18 en bulles sur la bande dessinée dans l'arrondissement, du 3 au 31 décembre, hall central de la mairie. Vernissage jeudi 6 décembre (18 h 45) suivi d'une conférence, «Les dessous politiques de la bande dessinée populaire», par Vincent Bernière, journaliste spécialisé. Ateliers BD ouvert à tous les mercredis de 14 h 30 à 16 h 30.

■ 8 décembre : Bazar à la Maison verte

Bazar de Noël à la Maison verte (127-129 rue Marcadet), dimanche 8 décembre toute la journée : marché de Noël, animations, repas camerounais, musique, théâtre, présentation des activités.

■ 8 décembre : Brocante de l'École du chat

Brocante, samedi 8 décembre, à l'espace UVA, 9 rue Duc (12 h à 18 h) organisée par l'École du chat, association s'occupant des chats errants, les stérilisant et les tatouant avant de les rendre à la liberté.

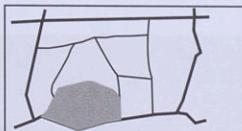
■ 8 décembre : Signatures à la Halle Saint-Pierre

Signatures, samedi 8 décembre (15 h) à la librairie de la Halle Saint-Pierre, d'ouvrages liés à l'Oulipo (ouvrage des littératures potentielles) et à l'Oupeinpo (ouvrage des peintures potentielles) édités par Au crayon qui tue.

■ 13 décembre : À l'Humeur vagabonde

Rencontre avec Thomas Vinau à l'occasion de la sortie de son dernier roman, Ici ça va (éditions Alma), jeu-

(Suite page 6)



(Suite de la page 5)

di 13 décembre (18 h 30) à la librairie de l'Humeur vagabonde, 44 rue du Poteau.

■ 13 et 19 décembre :

La Ruche des arts

La Ruche des arts propose son atelier d'écriture de poésie, jeudi 13 décembre, à la Maison des associations, 15 passage Ramey, (20 à 22 h) et sa soirée scène ouverte, mercredi 19 décembre au Bab'ilo, 9 rue du Baigneur, (19 h 30 à 21 h). Thème libre.

■ 15 décembre : Noël solidaire

Noël solidaire et fraternel, organisé samedi 15 décembre à la Maison des associations (15 passage Ramey) par le Mouvement international culturel de la jeunesse, structure favorisant les rencontres entre jeunes et prenant en charge leurs loisirs dans un esprit de respect réciproque.

■ 16 décembre :

Parvis poétiques

Les Parvis poétiques présentent, dimanche 16 décembre (17 h) des textes de Marc Delouze, dits par l'auteur, accompagné aux percussions par Bertrand Renaudin. Fond'action Boris Vian, 6 bis cité Véron.

■ 18 décembre : Fête

des enfants de Clignancourt

Le conseil de quartier Clignancourt-Jules Joffrin donne une fête de Noël pour les enfants de 5 à 11 ans, mardi 18 décembre (16 h 30 à 19 h), salle des fêtes de la mairie : clowns musiciens, chanteurs, danseurs.

■ 23 décembre :

Concert de Noël

Concert de Noël du chœur de l'Abbaye de Montmartre, dimanche 23 décembre à 16h à l'église Saint-Pierre de Montmartre. Musiques de Biava, Bach, Poulenc et Prætorius

Starbucks s'installe place du Tertre

Un parfum de sacrilège flotte place du Tertre, où Starbucks Coffee France vient de racheter le *Pichet du Tertre*, l'un des sept restaurants de la place, au 10 rue Norvins. Les commerçants et habitants voisins s'en sont émus, ont même voulu racheter le restaurant. «*Nous avons essayé de rencontrer le propriétaire, mais il ne l'entendait pas comme ça* ». Le lieu a donc été vendu à Starbucks, qui ouvrirait courant 2013 l'un de ses salons de café qui fleurissent déjà ailleurs dans Paris.

«*Starbucks, c'est un moindre mal*»

Starbucks a ses partisans (cafés variés, salle que l'on peut occuper indéfiniment...) et ses détracteurs (café trop cher et pas exceptionnel, gobelets pas écologiques). Mais c'est surtout un café à l'américaine, pas du tout parisien, encore moins montmartrois. «*Nous avons cherché à ce que l'acheteur soit un bistrotier ou quelqu'un de Montmartre. Que cela reste dans l'ambiance*», raconte Frédéric Loup, pharmacien et président de l'association des commerçants du Haut Montmartre. «*Jusqu'ici, avec les restaurateurs et commerçants de la place du Tertre, on arrive toujours à s'entendre, la plupart habitent sur place. C'est encore un petit village, et quand l'un a un problème, on s'entraide. Une multinationale, comme celles qui gèrent beaucoup de commerces rue des Abbesses, voit son directeur changer tous les deux ans, ce n'est pas lui qui prend toutes les décisions*» Il concède : «*Starbucks, d'une certaine manière, c'est un moindre mal* ».



Le Pichet du Tertre bientôt remplacé par une boutique Starbucks

Ressurgit la disparition des commerces de proximité à Montmartre. Dans une pure logique de marché, les loyers connaissent une croissance exponentielle impossible à suivre pour beaucoup de commerçants. «*Il n'y a plus que des restaurateurs, des t-shirts et des frites ! J'ai ouvert ma pharmacie, rue Cortot, il y a 22 ans, dans dix ans je vendrai pour prendre ma retraite, et un des derniers commerces de proximité partira. C'est dommage*», souligne Frédéric Loup.

Une façade protégée

Les inquiétudes étaient vives aussi quand au respect de la façade. Cette dernière, fort jolie, n'est pas protégée au titre des monuments historiques, et n'est pas non plus dans le périmètre des 500 mètres d'un monument historique, le Sacré-Coeur n'étant pas classé (il n'est pas menacé non plus). En revanche, la

façade du *Pichet du Tertre* est protégée au titre du PLU (Plan Local d'Urbanisme), comme ancien village typique de Montmartre. Les travaux pourraient commencer début 2013.

Camille Sarrot

Starbucks, champion de l'optimisation fiscale

Autre bât qui blesse, Starbucks est à l'instar des multinationales Google, Amazon ou Facebook, devenue championne de l'optimisation fiscale et n'a pas payé un centime d'impôt sur ses bénéfices depuis son installation en France en 2004. Malgré un chiffre d'affaire de 72,7 millions d'euros en 2011, la filiale française a déclaré au fisc une perte nette de 2,5 millions d'euros.

Les cafés Starbucks sont-ils rentables en France ? Oui, assurait le PDG du groupe en septembre 2011. Mais le bénéfice de la filiale française est aspiré par la maison mère (via une structure intermédiaire basée en Hollande), qui touche des royalties de toutes ses filiales internationales : 6% du montant des ventes globales.

La structure hollandaise touche également un forfait de 25 000 euros l'année d'ouverture de chaque magasin. En France, il y en a eu huit en 2011.

Autre poste qui augmente les pertes de Starbucks France: la maison mère lui prête les sommes nécessaires à l'ouverture ou à la rénovation de nouvelles boutiques. Mais le groupe facture ses intérêts à 5%. Bien loin des 2,6% que lui coûte les emprunts qu'elle contracte au niveau international.

Sans ces prélèvements Starbucks France aurait engrangé en 2011 un bénéfice de 3 millions d'euros et aurait dû payer des impôts.

Rien d'illégal dans cette pratique mais les commerçants de la place du Tertre qui eux sont soumis à l'impôt sur les bénéfices apprécieront ces effets de la «concurrence libre et non faussée».

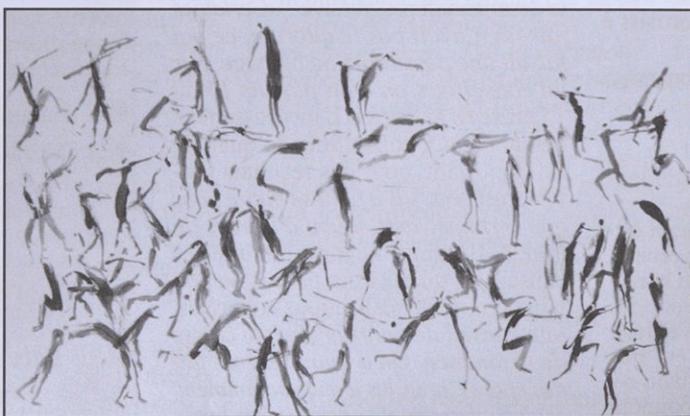
Nadia Djabali

Anvers Aux Abbesses : l'Émile 2012 à Frédéric Ardiét

Frédéric Ardiét a remporté l'Émile 2012, œuvres de petit format réalisées par des artistes de l'association d'Anvers aux Abbesses à l'occasion de ses portes ouvertes (16 au 18 novembre) et soumises à concours.

Il avait peint une de ses «anthropomorphies» avec tous ces petits personnages dansant qu'il décline depuis plusieurs années.

Peintre et mosaïste, Frédéric Ardiét privilégie toujours la figuration humaine, «comment l'homme se déplace, s'intègre à un groupe, comment il

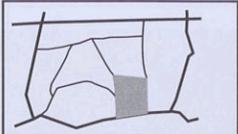


vit et... disparaît, comment il laisse une trace, une empreinte», dit-il.

Pilier de l'association, il en fut président de 2001 à 2006 et il y a lui-même laissé son empreinte : dévelop-

pement du nombre d'adhérents passant d'une quarantaine à plus de cent et développement également de son aire géographique, s'étendant au 9e arrondissement. Il a également entrepris de fédérer les artistes en leur proposant des projets collectifs, notamment à l'occasion du cinquantième anniversaire du vote des femmes ou de la construction de l'Europe.

Côté mosaïste, Frédéric Ardiét a participé avec Vincent Charra, autre artiste montmartrois, à la décoration du nouveau jardin des Halles, inauguré en septembre dernier. ■



La visite du ministre de l'Intérieur la Goutte d'Or : un p'tit tour et puis s'en va ?

Manuel Valls visite la première "zone de sécurité prioritaire" implantée à Paris.

A la mairie du 18^e on avait gardé le secret, mais dès le début de l'après midi, une horde de photographes attendait sur le quai du métro à Barbès : le ministre de l'Intérieur est arrivé par la ligne 2, le 16 décembre vers 15h pour visiter le premier et, à ce jour, le seul quartier parisien en "zone de sécurité prioritaire" (ZSP) de Paris. Le maire du 18^e, Daniel Vaillant l'attendait en bas des escaliers près du kiosque à journaux. Ensemble ils ont alors arpenté pendant une petite heure quelques rues autour de Barbès et de Château-Rouge, accompagnés, entre autres, par Myriam El Khomri, élue du 18^e et adjointe chargée de la prévention et de la sécurité auprès du maire de Paris, et le commissaire de l'arrondissement.

Fâchés ou contents ?

Comme on pouvait s'y attendre, "Radio Trottoir" avait répandu la nouvelle. Les dealers de cracks et de Subutex, tout comme les vendeurs à la sauvette de cigarettes, montres, parfums, vêtements, maïs, safous, s'étaient volatilisés. La visite s'est déroulée dans une atmosphère bon enfant, dans un quartier animé certes, mais provisoirement débarrassé des trafics et des incivilités qui lui ont valu d'être classé en ZSP. Seuls policiers en uniforme visibles sur le parcours : des agents en vélo (de ceux qui connaissent vraiment le quartier) à quelques carrefours et devant l'Institut des cultures d'islam.

La ZSP six semaines après

Depuis que le quartier Barbès-Château-Rouge a été déclaré zone de sécurité prioritaire (voir notre numéro de septembre), la préfecture de police y a très sensiblement renforcé son dispositif : plus de sept cents policiers venus d'autres sections s'y sont succédé, des camionnettes de CRS y stationnent presque en permanence dont les fonctionnaires sillonnent les rues par groupe de trois. Sur les 216 vendeurs à la sauvette interpellés, neuf ont été déferés au parquet. Parallèlement des dizaines de boutiques, cafés, restaurants ainsi que des boutiques de cosmétiques ont été contrôlés par les services d'hy-

giène, près d'une vingtaine de fermetures administratives ont été ordonnées pour manquements aux règles.

Rien n'a changé rue Dejean

Pourtant rien n'a changé, estiment beaucoup de riverains. Les dealers s'échangent toujours leurs drogues sous le nez même des CRS. Les piétons se fauillent avec peine parmi les innombrables vendeurs à la sauvette de la rue Dejean et du carrefour Château-Rouge. Lorsque les policiers approchent, les guetteurs sonnent l'alarme et tout le monde se sauve dans les rues alentours, provoquant des bousculades dangereu-

ses pour les passants âgés et les mamans accompagnées de jeunes enfants.

De l'aveu même des syndicats de police, il était nécessaire d'augmenter les effectifs sur l'arrondissement : en 2011, on comptait un policier pour 422 habitants dans le 18^e contre un pour 253 dans le 7^e pourtant réputé plus tranquille. Mais le nombre ne fait pas tout. Le jeu du chat et de la souris avec la police est difficile et humiliant pour les petits vendeurs assez misérables qui tentent de vivre de la sauvette. Mais les trafics ne cessent pas pour autant et les gros trafiquants qui fournissent la marchandise restent à l'abri. ■

© Mairie du 18^e/ Christine Anquet



Un ministre, un maire et des policiers en nombre.

Au passage du petit groupe, qu'entouraient un service d'ordre en civil assez débonnaire et de nombreux journalistes, les badauds d'abord perplexes s'interrogeaient. «*C'est une manifestation ?*» demandaient certains. Puis surpris, «*Ah ! C'est le ministre ? quel ministre ? Et pourquoi il vient là ?*». Et de se repasser l'information de l'un à l'autre, si bien qu'une sorte de cortège s'est formé au long des rues, encore modeste rue Myrha, élargi rue Léon, impressionnant arrivé à l'angle de la rue Doudeauville où un spectateur plus audacieux s'est élancé pour demander et obtenir de «*poser pour la photo*» à côté du ministre. Une femme hilare a tenté la même manœuvre en criant «*je veux voir mon mari*», et tous de rire.

«Hé, Monsieur Valls, Hé Hé»

Sur le parcours, le maire a entraîné le ministre pour une courte halte chez le fleuriste de la rue Doudeauville, puis

chez le charcutier de la rue Dejean pour quelques mots d'encouragement : ils sont les seuls représentants de leur spécialité dans un quartier voué au commerce dit exotique de produits alimentaires et tissus africains.

Devant la charcuterie, un petit groupe de femmes africaines a entamé une danse joyeuse en scandant un refrain improvisé : «*Hé Monsieur Valls, hé hé*». Il m'a bien semblé reconnaître parmi elles quelques visages des habituelles vendeuses de safous et de vêtements qui avaient très provisoirement délaissé leur commerce. Elles ac-

clamaient pourtant de bon cœur le ministre qui a renforcé le dispositif policier pour lutter contre ces commerces illégaux. Cherchaient-elles à lui donner une bonne image du quartier ? Ou tout simplement se réjouissaient-elles de l'intérêt manifesté par le ministre ?

En regardant de loin Manuel Valls gagner difficilement à travers la foule sa voiture qui l'attendait au carrefour Château Rouge, un homme élégant d'origine africaine, qui rangeait des dossiers dans son attaché-case, s'est inquiété : «*ils sont fâchés ou ils sont contents tous ces gens ?*» «*Ils ont l'air contents, lui fût-il répondu, et pourtant c'est le ministre de la police*». Alors l'homme, pensif : «*peut être mais c'est le seul ministre qui a osé venir ici*».

Quoiqu'il en soit, dès le lendemain, le marché de la drogue et de la contre-façon avait repris place dans le secteur, à la barbe des CRS stationnés rue des Poissonniers et boulevard Barbès.

Marie Odile Fargier

RESF bientôt SDF ?

Le 10 décembre, l'Association pour le développement de la culture et des loisirs des jeunes de la Chapelle (ADCLJC) doit quitter le local qu'elle occupe au 31 bis rue Myrha. Cela force le Réseau éducation sans frontières (RESF) à en faire autant.

C'était auparavant une librairie, vendant également des journaux, tenue par Claude M'Botchak pendant quelques années. La librairie a fait faillite en 2009, et la Semavip a récupéré ce local. Mais le loyer et les charges sont aujourd'hui trop onéreux pour l'ADCLJC, qui peut reporter ses activités sur d'autres locaux, rue Léon à la Goutte d'Or et rue Marx-Dormoy.

RESF, en revanche, n'a pour l'instant aucun autre point de chute pour ses permanences où elle accueille des familles et des jeunes sans-papiers pour les soutenir dans leurs démarches de régularisation. Le réseau a pour principe de ne pas demander de subvention et de ne pas se donner des charges fixes. Ils sont hébergés par l'ADCLC depuis 2007. Les permanences de semaine accueillent une dizaine de personnes à la fois en semaine, mais jusqu'à deux fois quarante personnes le dimanche matin, pour les formations au français pour faire face aux rendez-vous en Préfecture, principalement suivies par des chinois (voire notre numéro de décembre 2011). RESF fait remarquer qu'à chaque déménagement, les bénévoles constatent qu'ils "perdent" des sans-papiers.

Solution en vue ? La Salle Saint-Bruno aurait proposé des locaux au RESF, dans les mêmes créneaux.

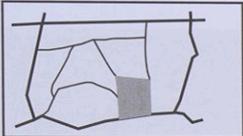
Camille Sarrot

Un hors-série de La Gazette des Enfants de la Goutte d'Or

La Gazette des Enfants de la Goutte d'Or, journal réalisé par les jeunes bénéficiaires de l'association, vient de réaliser un hors-série où Nathalie, Manal, Hanane, Monica, Wardine et Lola présentent, en quatre pages, toutes les activités à leur disposition.

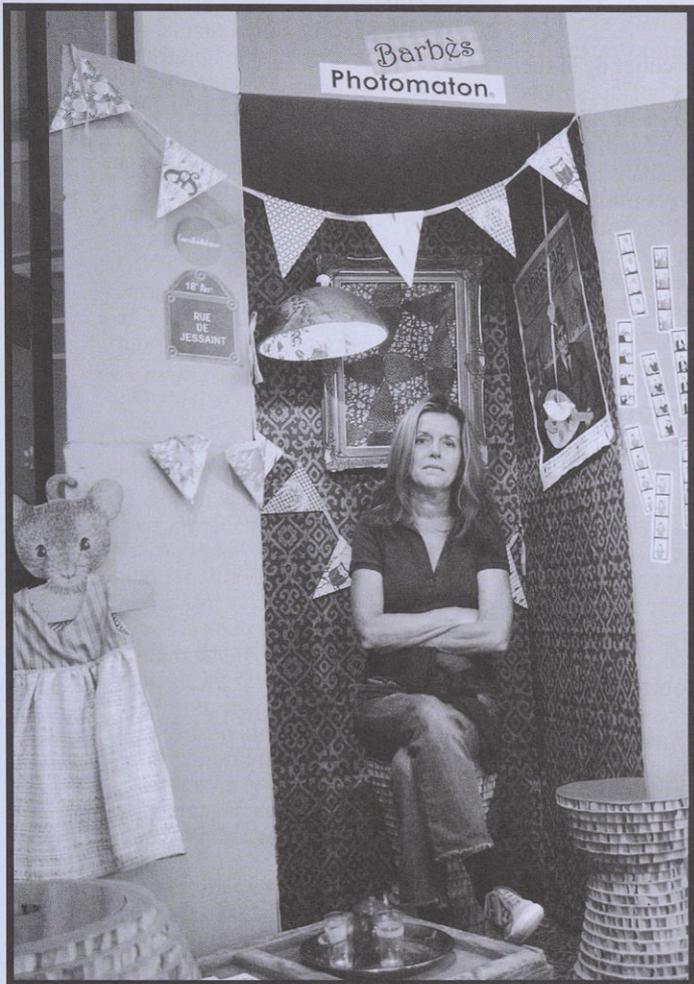
Il y a l'accompagnement à la scolarité, soutien quotidien du CP à la terminale; mais aussi les ateliers culturels et sportifs : peinture, dessin, musique, danse, théâtre, masques, échecs (sans oublier l'atelier journal) et puis foot, taekwondo et encore atelier solidarité, tolérance et respect des règles dans le sport. Enfin, le journal cite tous les loisirs éducatifs au long de l'année : piscine, balade à vélo, sorties...

Des photos des enfants en pleine action (accompagnés de quelques intrus comme Titeuf, Lou, La Panthère rose ou Barbapapa), un jeu-concours et, bien sûr, un bulletin d'abonnement à la gazette : souscription libre à partir de 3 euros à adresser aux *Enfants de la Goutte d'Or*, 25 rue de Chartres. ■



Cocobohème, de la table basse au cornet à bidouilles

À côté du nouveau square Alain-Bashung, un atelier-boutique d'objets design, créations maison pour toute la maison



Catherine Fouchard, dans sa boutique de la rue de Jessaint.

Cocobohème est à la fois atelier de conception d'objets de décoration et du quotidien et boutique de vente des produits créés par Catherine Fouchard. Elle se découvre au coin de rue de Jessaint, entre l'église Saint-Bernard et la rue de la Goutte d'Or, dans un bâtiment flamboyant neuf. C'est ce qu'est devenue la petite friche à côté du vendeur de menthe fraîche. Catherine y vend les créations de Cocobohème, c'est aussi l'atelier de conception des prototypes.

On y trouve ainsi des 'cornets à bidouille', une trouvaille délicieuse : petit cornet de papier coloré plastifié, qui peut se fixer partout, pour caser une brosse à dents qui gêne, pour les 3 crayons qui traînent à côté du bureau, ou dans la cuisine pour coincer le bouquet garni. Il y a aussi des abat-jours en fécule de pomme de terre, des planches à découper en forme de petit cochon, des décorations pour les œillets de nos portes en forme de hibou qui vous font un clin d'oeil...

Les trouvailles sont jolies et malignes, comme les autocollants phosphorescents pour être vu à vélo, les tableaux de craie en forme de cœur ou de poisson... On y trouve aussi des coups de cœur pour d'au-

tres designers, savons parfumés en forme de gâteaux.

Objets design et animations

Des guéridons ou tables basses, et des panneaux de bois très fins qui peuvent s'assembler afin de former par exemple une séparation dans une pièce, des jeux de lumière, etc.

Lorsque cela est possible, les objets sont fabriqués en matériaux bio, de fabrication française. « Il faut développer des trésors d'imagination pour réduire le nombre de manipulations pour produire un objet, et proposer un prix de vente raisonnable. Mais ces principes -

nous tiennent à cœur », explique ainsi Catherine. Et cela n'est pas tout, puisque Cocobohème propose aussi l'organisation de mariages bio...

À l'occasion de l'inauguration à l'automne, on a pu déguster en avant première les premiers crus de la brasserie voisine, y entendre des contes pour les enfants, s'amuser à se photographier dans un atelier de Photomaton / Barbès mobile... Maintenant, Cocobohème est à l'initiative d'animations de Noël dans le quartier.

Camille Sarrot

□ 22 rue de Jessaint.
Ouvert du mardi au samedi de 14h à 19h

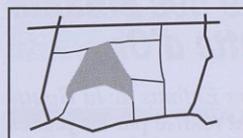
La Goutte d'Or, Zone de Savoureux Plaisirs !

Pour faire ses cadeaux de Noël et parcourir un versant créatif de l'arrondissement, sept commerçants et artisans de la Goutte d'Or se sont groupés pour un itinéraire-cadeaux pendant deux week-ends : les 7, 8, 9 et 14, 15 et 16 décembre. Ce sera l'occasion de découvrir les nouveaux venus du coin : le **Café Lomi**, torréfacteur et café récemment installé au tout début de la rue Marcadet, **Cocobohème**, boutique de décoration et d'objets design et show-room de la créatrice Catherine Fouchard installée rue de Jessaint

depuis le printemps, ou bien la papeterie **Lilium** et la maroquinerie **Dognin**.

Voici la liste des participants, que nous vous proposons du Nord au Sud :

- Café Lomi, 3 ter rue Marcadet.
 - Papeterie Lilium, 35 rue Doudeauville.
 - Atelier Floral, 74 rue Doudeauville.
 - Les Libraires Associés, 3 rue Pierre l'Hermite.
 - Cocobohème, 22 rue de Jessaint
 - Dognin Paris, 4 rue des Gardes.
 - Brasserie de la Goutte d'Or, 28 rue de la Goutte d'Or
- Horaires d'ouverture variables selon les lieux ■



UVA reprend son vol et garde la salle du 9 rue Duc

UVA (Union de la vie associative) peut reprendre sereinement le cours de ses activités. Menacée de devoir abandonner la grande salle qu'elle occupe depuis sa création en 1985, UVA vient de signer un bail de douze ans avec le propriétaire, Allianz.

Association d'associations, gérant les locaux situés 9 rue Duc, au centre du quartier Clignancourt, et les louant pour manifestations culturelles ou sportives, cours et ateliers et autres événements, UVA bénéficiait antérieurement d'un loyer très minime. La caisse du Crédit mutuel avait en effet pris le bail à sa charge afin

de promouvoir la vie des associations hébergées là ou utilisant les locaux : près de trois cents au total depuis les débuts. Or, en octobre 2010, le Crédit mutuel, racheté par la compagnie d'assurance Allianz, n'a pas reconduit le bail. Allianz proposait alors un loyer si important qu'UVA ne pouvait l'assumer.

Politique de renouvellement

Elle était donc menacée de devenir SDF, de nouveaux locaux ayant été recherchés, mais en vain, aussi bien par UVA que par la mairie du 18e. Toutefois, un bail précaire d'un an avait pu être conclu, début 2011, avec

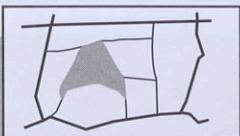
Allianz. Il est maintenant reconduit pour douze ans, avec un loyer nettement plus modéré qu'antérieurement mais relativement cher cependant.

UVA conserve ainsi ses spacieux locaux mais elle va devoir conduire une politique de développement. Ainsi entend-elle récupérer d'anciens adhérents que les récents problèmes avaient éloignés et, surtout, rechercher de nouvelles associations et de nouveaux types d'utilisation des locaux, comme fêtes familiales ou de quartier.

Elle devra également augmenter ses tarifs, d'autant plus que, dit-elle, les fonds publics comme privés dont

elle pourrait bénéficier se raréfient. Elle propose donc des cotisations annuelles de 65 € et une redevance horaire de 12 € pour ses adhérents ainsi que des tarifs modulés, pouvant se rapprocher de ceux du marché, pour événements exceptionnels. ■





Clignancourt

Un ciné-club pour tous à la Maison Verte

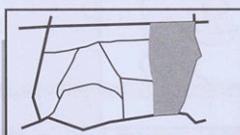
Un ciné-club "inclusif", c'est-à-dire ouvert à tous, mal ou non entendants ainsi que mal ou non voyants compris, s'installe à partir de décembre à la Maison Verte.

Affilié à la fédération *Inter Films*, le ciné-club présentera des films qui seront tous sous-titrés et audio-décrits. Les personnes "valides" sont, bien sûr, accueillies dans la salle, accessible par ailleurs aux fauteuils roulants. Elle l'est également aux sourds et aux aveugles comme aux personnes âgées ayant des problèmes de vue ou d'audition. Les chiens guides d'aveugles sont les bienvenus. Après chaque séance, il y aura un débat avec concours d'interprètes en langue des signes.

La première séance a lieu dimanche 16 décembre à 16 h. On y projettera *Intouchables*, le film de tous les records, et le débat se déroulera avec la participation du comédien François Cluzet. Ultérieurement, les projections sont prévues tous les deuxièmes dimanches de chaque mois, toujours à 16 h. La programmation sera éclectique et, hormis *Intouchables*, il n'est pas question, bien au contraire, de se cantonner aux films traitant d'handicap.

La cotisation annuelle est de 5 €.

127 rue Marcadet.
cineclubinclusif@gmail.com

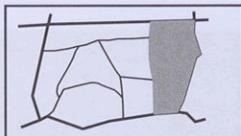


La Chapelle

Pour une gare RER Porte de la Chapelle

Le conseil de quartier Charles-Hermitte-Évangile voudrait la construction d'une nouvelle gare RER Porte de la Chapelle afin de désenclaver le secteur et a émis un vœu en ce sens, présenté au conseil d'arrondissement de novembre.

Celui-ci l'a approuvé et a élaboré un texte demandant au maire de Paris, au président de la RATP et au président du Stif de mener une étude approfondie de faisabilité. Le vœu fait valoir que de nouveaux quartiers sortent de terre et que la demande de transports grandit mais qu'il manque des liaisons radiales efficaces vers le centre de Paris. En effet, dit-il, peu de lignes de métro, et le tramway borde Paris sans y pénétrer. Les lignes de bus sont par ailleurs saturées, ■



La Chapelle

Le projet de Chapelle International évolue

La configuration de la nouvelle "ville" dans la ville, devant remplacer l'ancienne gare de marchandises de La Chapelle, se dessine et prend une allure qui pourrait être définitive.

Le projet Chapelle International a été présenté au conseil de quartier, puis au conseil d'arrondissement par les membres de l'ASA Paris Nord-Est 18 (Association pour le suivi de l'aménagement Paris Nord Est 18).

Chapelle International était une gare de marchandises sur les voies ferrées du réseau Nord, près du rond-point de la Chapelle. Il s'agit de construire une ville nouvelle sur ces terrains de la SNCF et de la RFF, dans le cadre du grand projet *Paris Nord-Est*. Ce projet ambitieux devrait juxtaposer une halle fret et plus de 900 nouveaux logements.

Ce projet a une dimension économique. Un bâtiment relié au réseau ferroviaire nord recevra, par le train, de la marchandise qui sera redistribuée dans des camionnettes vers leurs destinataires : la grande distribution et les clients de l'e-commerce. Les logements et les espaces publics étant très proches de ce bâtiment, divers moyens seront mis en œuvre pour éviter le bruit. Deux accès distincts seront aménagés : vers le futur quartier et vers les installations techniques. Le toit du bâtiment restera, en partie, libre et accessible.

Des tours de 50 mètres

Le nouveau projet architectural (le dernier datant de novembre 2011) distingue un "monde bas" et un "monde haut" et doit permettre de travailler et habiter dans un même quartier.

Cette programmation rendrait le quartier plus dynamique. Les bureaux sont désormais localisés vers le boulevard circulaire, et les réseaux ferrés. La partie sud et l'ouverture sur le boulevard ont été retravaillées. Le paysage a changé : trois bâtiments s'élèveront de 20 à 50 m de hauteur. (Le PLU, ou Plan local d'urbanisme, devra être modifié puisqu'il n'en permet que 37). La mairie de Paris est favorable à des tours de cette hauteur (voir notre numéro de décembre 2007) mais dans notre arrondissement, c'est loin d'être le cas ni chez les élus ni les habitants.

En bas de ces immeubles, sont prévus une école, une crèche, des commerces au nord, un gymnase et des espaces de jeu. La place des voitures sera minimisée, l'accès aux logements se fera depuis la voie, deux bâtiments donneront sur le square. Des parkings se trouveront sous les logements.



Perspective réalisée par l'agence architecturale de Djamel Klouche.

Les espaces publics sont passés de 21 500 m² à 24 740 m² ; hors voirie, un espace de 20 000 m². Les voies ont été un peu élargies.

Sur le boulevard Ney, sont envisagés aujourd'hui trois blocs, dont deux de bureaux : un bâtiment de proue, un deuxième bâtiment plus large et un troisième, au milieu, de logements étudiants.

En conclusion : 62 000 m² de logements classiques ; 31 000 m² de bureaux ; 6500 m² d'équipements ; 700 m² de commerces ; 8000 m² de "pied d'immeuble" ou partie basse du SoHo (concept architectural prévoyant l'implantation de lieux de travail de zéro à 7 m du sol, tandis que les logements s'étagent plus haut).

Au conseil de quartier, un grand nombre d'habitants étaient là pour écouter les responsables du projet d'aménagement ainsi que les élus et voir la nouvelle maquette d'étude qui devait les aider à se représenter leur futur quartier.

Inquiétudes des riverains

Après avoir entendu les propos de Houda Trabelsi, directrice de l'opération Chapelle International au sein de la SNEF (Société Nationale des Espaces Ferroviaires), et l'exposé de Djamel Klouche, architecte/urbaniste de l'AUC, l'agence retenue pour ce projet, les habitants ont demandé des éclaircissements et exprimé leurs inquiétudes et en premier lieu l'ouverture d'une route à deux voies. Djamel Klouche a rappelé qu'un quartier de logements et de bureaux devait être connecté à la ville : l'accessibilité est une qualité. Tout a été fait pour restituer les vues des immeubles. «*Vous n'aurez pas, comme aujourd'hui, un paysage industriel désolé, a-t-il dit, et il y aura gain collectif : la mixité*» (25% de PLAI : Prêt Locatif Aidé d'Intégration, 50% de PLUS : Prêt Locatif à Usage Social et 25% PLS : Prêt Locatif Social).

Pour ce qui est des horaires de travail de la halle fret et d'un éventuel

trafic nocturne, Mme Trabelsi, restant évasive, a assuré qu'un bureau d'étude réfléchissait à la manière de démolir et de débarrasser les déchets. Quant aux horaires de travail de la halle fret, la livraison des camions dépendrait de l'arrivée des trains.

Dernière inquiétude : les marges de manœuvre concernant l'équipement public ne sont-elles pas déjà définies ? Cela est lié au protocole de la Ville, a répondu M. Michel Neyreneuf, adjoint chargé de l'urbanisme qui a d'ailleurs présenté le projet au conseil d'arrondissement. La Ville attribue une surface précise en m² aux équipements publics. Rien n'est défini, ce sont les directions politiques de la Ville et les réunions de concertation qui le définiront.

Un *work in progress*, voici sans doute le meilleur nom à donner à ce projet en cours.

Chantal Bizzini

Calendrier prévisionnel

Maître d'ouvrage : Espaces Ferroviaires (SNEF)

Procédures administratives :

Fin 2012 : Poursuite des études préalables

4^e trimestre 2012 : Engagement de la révision simplifiée du PLU

2^e trimestre 2013 : Enquête publique PLU et PA

1^{er} trimestre 2014 : Approbation de la révision simplifiée du PLU et obtention du PA

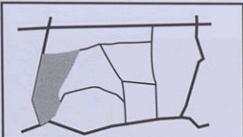
Travaux :

3^e trimestre 2013 : Début des travaux de libération du site et de déconstruction

1^{er} trimestre 2014 : Démarrage des travaux d'aménagement du site (voiries et réseaux)

2^e trimestre 2014 : Démarrage des travaux de la base de logistique urbaine

2^e trimestre 2015 : Démarrage des travaux de construction des programmes immobiliers. ■



Le magasin de bonheur partagé

Micheline et Philippe, toiletteurs pour animaux de compagnie au 9 rue Damrémont



Tessa Chéry (www.tessachery.com)

« **J**e suis née à Montmartre, au 6 rue du Capitaine Madon, dans l'hôtel que tenaient mes grands-parents. Le 18^e arrondissement, c'est toute ma vie, c'est mon bonheur, c'est un lieu chargé de trésors cachés, à la fois humains, touristiques et immobiliers, c'est un quartier complètement ouvert aux autres », confesse Micheline Argente, 62 ans, la patronne d'*Au Quat'Pat de Montmartre*, magasin de toilettage d'animaux de compagnie.

Lorsqu'on lui demande la raison pour laquelle elle et son mari Philippe, 50 ans, ont choisi de travailler, depuis dix-huit ans, au 9 de la rue Damrémont, en tant que vendeurs et toiletteurs de chiots et de chatons, elle raconte : « *Lorsque j'étais petite, ma grand-mère Charlotte m'amenait, chaque année, au Sacré-Cœur pour le feu d'artifice du 14 juillet et on passait devant le 9 rue Damrémont qui était, à l'époque, une pharmacie dont la vitrine me fascinait car on pouvait y voir des grosses poires en verre, de couleur jaune d'or, remplies d'eau de Cologne.* »

De retour au 9, rue Damrémont

Ils ont habité en Normandie puis sont revenus à Paris, « *dans le 18, cela allait de soi* ». En cherchant un

appartement, ils sont passés devant ce 9 rue Damrémont et il y avait cet écriteau « *Bail à céder* » pour un local à louer avec un appartement. « *On s'est, tout de suite, dit que c'était ça qu'il nous fallait car en plus de trouver un logement à Paris, on avait aussi l'idée d'une reconversion professionnelle dans le domaine du toi-*

« Vivre avec des animaux est une véritable chance. Ils partagent avec authenticité nos joies et nos peines. »

lletage animalier », continue Micheline. Le magasin, où ils vendent des chatons, des chiots mais aussi des « *no-nos* », des peignes et des croquettes, et le salon de toilettage s'étendent sur quatre-vingt-dix mètres carrés tandis que leur appartement ne mesure que quarante-cinq mètres carrés.

Report affectif

Pourquoi ce métier ? À l'âge de trente-cinq ans, suite à un divorce difficile, seule et sans enfant, ayant besoin de reporter son affection, elle pense à avoir un chien. Elle acquiert donc un petit pékinois qu'elle appelle Taquin et c'est en l'emmenant se fai-

re toiletter qu'elle découvre son futur métier, formée sur le tas par la toiletteuse avec laquelle elle avait sympathisé. Auparavant, Micheline était guichetière à la Sécurité Sociale.

« *Pour moi, vivre avec des animaux est une véritable chance car ils partagent, avec authenticité, nos joies et nos peines pendant une dizaine d'années de vie et ils savent se montrer reconnaissants pour un simple petit coup de brosse, un petit câlin, une petite léchouille, vivre sans eux me serait impossible aujourd'hui* », avoue-t-elle, le sourire au cœur. « *J'arrive même parfois à comprendre qu'on puisse préférer un animal à un être humain car avec un animal on est jamais déçu, mais, Dieu merci, il y a encore beaucoup de personnes formidables* », déclare-t-elle, pensant à Philippe, son second mari. « *C'est un ancien chauffeur de maître, au début de notre activité, il ne savait pas reconnaître un mâle d'une femelle, se rappelle-t-elle, un brin amusée, mais il a vite appris le métier de vendeur d'animaux* ».

Le toilettage félin, une exception sur Paris

« *Au début, je voulais appeler notre magasin Au Beau Toutou, mais on a vite trouvé ce nom ringard et c'est mon beau-frère qui a eu l'idée amusante d'Au Quat'Pat de Montmartre* » révèle Micheline. Aujourd'hui, Philippe et elle ont chacun leur rôle : à lui, la vente ; à elle, le toilettage. Néanmoins, une toiletteuse diplômée vient l'aider.

« *La spécificité de notre salon est le toilettage félin qui est une exception sur Paris* », annonce-t-elle avec satisfaction. Son travail de toiletteuse est une activité technique et physique qui comprend, à la fois, l'entretien hygiénique et esthétique de l'animal. Outre le démêlage, le shampooinage et des soins adaptés au type de peau ou de poil de l'animal, elle coupe les ongles, épile les oreilles et fait l'hygiène de l'animal c'est-à-dire qu'elle dégage ses parties génitales pour qu'il soit toujours propre après ses besoins. Les tarifs du toilettage vont de 40 à 100 euros, « *ça dépend du temps passé et du type d'animal* », précise-t-elle.

Faire adopter plutôt que vendre

« *On ne peut pas vendre un labrador à une mamie qui ne peut pas tenir debout, ce ne serait pas sérieux, le chien finirait à la fourrière* », poursuit Micheline. Toutefois, je préfère

faire adopter plutôt que vendre parce que cela nous arrive de vendre à perte, il n'y a pas que l'argent dans la vie », tient-elle à souligner. Ainsi, avant de vendre un chiot ou un chaton, ils s'assurent de la réelle motivation du client et restent très vigilants sur la question du bien-être de l'animal. Dans leur magasin, sous le couvert de la Direction des Services Sanitaires, sont exposés neuf chiots et quatre chatons. Lorsqu'une vente est conclue, sur le contrat figurent le numéro unique de tatouage de l'animal, sa race, sa date de naissance, les coordonnées du nouveau propriétaire et la date de cession. « *Après chaque vente, il est impératif que l'acheteur nous tienne au courant de l'évolution de l'animal, s'il ne le fait pas c'est nous qui l'appelons !* » avertit-elle.

En attendant, Micheline et son mari rappellent que « *les chats, les chiens ou leurs maîtres sont tous les bienvenus* » « *Au Quat'Pat de Montmartre* » que ce soit pour donner un conseil ou pour tailler la bavette... Notre salon, c'est avant tout un magasin... de bonheur partagé! »

Annick Amar



Miels et friandises

Depuis cet été, une boutique consacrée au miel et à ses dérivés s'est installée au bout de la rue Lamarck, non loin de l'hôpital Bretonneau, une aubaine dans un secteur qui manque cruellement de commerces de proximité.

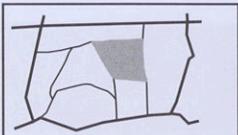
La charmante Myriam y propose toute une variété de miels estampillés *Les Délices de Marie et Claude*, dont les ruches se baladent entre le centre de la France et les Pyrénées, transhumance dépendant des diverses floraisons.

Outre le miel, la boutique propose des produits dérivés comme gelée royale, propolis, pollen de fleurs, bougies de cire... ainsi que des friandises : confitures, nonettes fourrées, biscuits, bonbons, pains d'épices ou encore confit de miel, un mélange d'amandes et de noisettes grillées et moulées et de miel.

A consommer sans modération.

Michel Germain

□ 148 rue Lamarck, 01 46 27 97 65.



Échec et mat samedi 8 décembre à la Maison des associations

Échec et mat samedi 8 décembre à la Maison des associations du 18^e : deux clubs de l'arrondissement, l'un réservé aux enfants, *Le Petit Pouchet*, l'autre aux ados et adultes, *L'Échiquier de la Butte*, y organisent une animation pour mieux faire connaître ce sport intellectuel.

Il y aura, de 14 à 18 h, un tournoi, des initiations ouvertes à tous et une "simultanée", où un joueur passe de table en table et joue seul contre une vingtaine d'autres. Ce joueur sera une joueuse, une championne, Marie Sebag, classée meilleure joueuse française.

Un club pour les enfants

Marie Sebag est la fille de Martine Oberlé, présidente du club du *Petit Pouchet*, un nom qui fait penser au petit garçon du conte, mais qui vient de la rue Pouchet, dans le 17^e, où il fut créé. Maintenant, il fonctionne exclusivement dans le 18^e avec des cours dispensés aux 5-16 ans, au cœur du quartier Simplon, à la cité Traëger (une trentaine de participants), et une initiation offerte une fois par mois aux petits bénéficiaires de l'association des *Enfants de la Goutte d'Or*.

Enseignante par ailleurs, Martine Oberlé pratique depuis trente ans la pédagogie des échecs. «On vient au



À droite : Alain Viot, professeur d'échecs.

club d'abord pour être bien ensemble, se retrouver, passer un bon moment de convivialité plutôt que pour gagner », souligne-t-elle. Cela n'empêche ni l'apprentissage de la logique et de la concentration ni la compétition. D'ailleurs, le club s'enorgueillit d'une vice-championne de France 2011, Sarah el Barbry, alors âgée de 9 ans et arrivée deuxième dans sa catégorie d'âge, sur une

centaine de compétiteurs. Il s'est également offert une cinquième place en 2012 avec Marie Le Tanneur, 10 ans.

Et un autre pour les adultes

Martine, Sarah, Marie et Marie... et maintenant Isabelle, Isabelle Mounier-Émeury, nouvelle présidente de *L'Échiquier de la Butte* : qui peut dire encore que les échecs sont réservés

à la gent masculine ? Ils sont encore majoritaires mais de plus en plus de femmes s'y mettent et y excellent. «Notre doyenne a bientôt 80 ans et elle est très bonne», déclare Isabelle Mounier-Émeury.

Elle-même a été initiée aux échecs à l'âge de 14 ans par sa correspondante anglaise. «Je ne suis pas excellente mais je joue avec un très grand plaisir, plaisir de gagner parfois, plaisir de jouer toujours », dit-elle. Son club, créé en 1997, a d'abord navigué dans l'arrondissement pour se poser désormais, Cité Traëger où des cours sont dispensés, tous les lundis soirs, pour trois catégories de joueurs : débutants, confirmés et joueurs de compétition. Comme Martine Oberlé, elle insiste sur le côté rencontre et convivialité primant sur l'esprit de compétition. Elle souligne également l'intérêt de rencontrer des gens de tous milieux, partageant la même passion.

M.-P. L.

□ *Le Petit Pouchet* : 06 64 81 19 55. Cotisation de 150 € pour l'année avec possibilités de réductions selon les revenus. *L'Échiquier de la Butte* : 06 11 18 56 24. Cotisation de 220 €. Siège social pour l'un comme pour l'autre à la Maison des associations, 15 passage Ramey.

Rue des Poissonniers, du tilleul pour Art-Exprim

Voir le monde à l'envers, retourner des arbres racines en l'air, les transformer en monstres cornus... Tel est le projet de Philip Peryn, sculpteur, fondateur de l'association Art-Exprim qui assure depuis des années des cours d'arts plastiques et de sculpture (bois et pierre) aux enfants et aux adultes.

Idee un peu folle ? Et pourquoi pas. Irréalisable ? Mais non. La Ville vient de donner à l'association trois tilleuls, trois des sept formant une allée bien serrée qui doivent être abattus pour l'aménagement du futur jardin public qui doit ouvrir fin 2013 dans le quartier Simplon, entre rue des Poissonniers et allée d'Andrézieux.

Pour mener à bien le projet, les arbres ne doivent pas être coupés au ras des souches mais déracinés, la Ville l'a promis et Philip Peryn espère que l'opération aura lieu très bientôt, à l'époque de la tombée des feuilles et surtout de la baisse de la sève pour pouvoir travailler le bois plus facilement. Cime élaguée, branches maîtresses raccourcies, les trois tilleuls seront transpor-

tés dans une friche à l'angle des rues Cavé et Stephenson et placés la tête en bas, tenant en équilibre sur le sol.

Les racines, c'est l'important

Philip Peryn se mettra alors au travail, resculptant les tilleuls et jouant sur les racines pour créer des "monstres". «L'arbre est un tout, une unité complète, racines comprises. Ce sont elles qui lui donnent vie, on ne peut les oublier et il est important de les rendre à notre vue», souligne l'artiste. «Fabriquer des monstres, révéler ceux qui sont en nous est également important », ajoute celui qui, déjà, l'été 2011, avait peuplé les jardins des Abbesses de monstres de bois, de drôles d'insectes géants.

Le travail terminé, il ne restera plus qu'à transporter à nouveau les arbres-sculptures et les replacer dans le jardin des Poissonniers, à l'occasion de son inauguration. Trois tilleuls, racines en terre disparus, trois tilleuls, racines en l'air revenus. ■



Le sculpteur Philip Peryn et ses "racines du ciel".



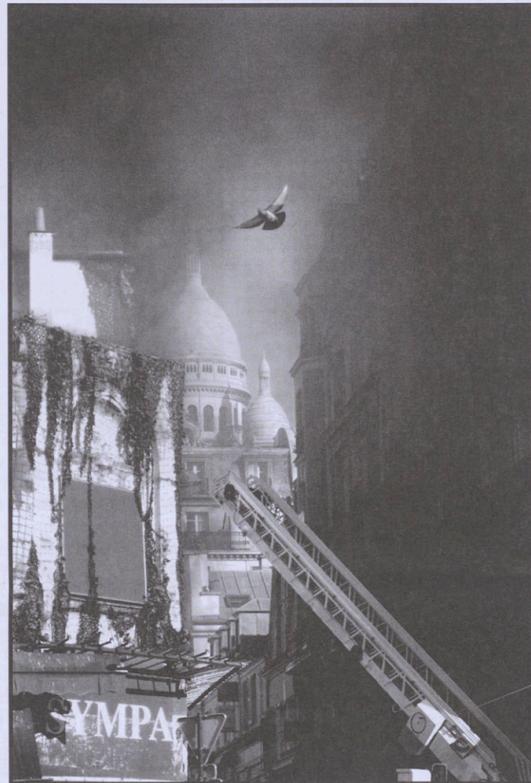
18e du mois n° 200

Au fil du temps

Souvenirs de quelques événements marquants dans l'arrondissement, offerts par nos photographes.



Occupation de l'église Saint-Bernard par des sans-papiers de juin à août 1996.
Photo de Dan Aucante



L'incendie qui a ravagé l'Élysée-Montmartre, le 22 mars 2011.
Photo de Fouad Houiche



La chaussée s'est effondrée, le 1er mars 2001, en haut de la rue des Martyrs sur cinq mètres de profondeur et huit mètres de long.
Photo de Thierry Nectoux



Printemps 2011 : les Foulées du Tertre, course à pied de 10 kilomètres autour de la Butte Montmartre.
Photo de Bruno Lemesle.



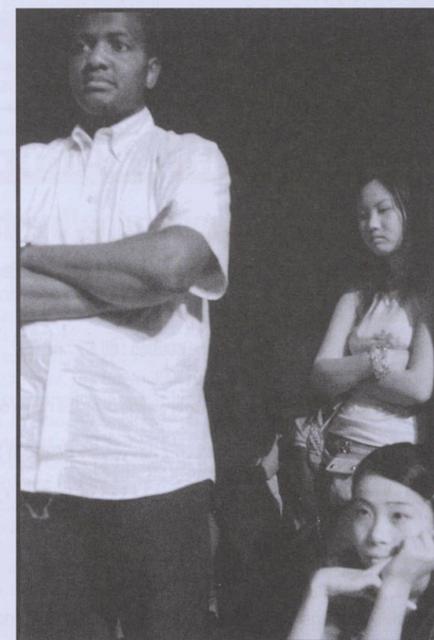
Olivia Ruiz et Alain Bashung, parrain et marraine des Vendanges 2007
Photo de Thierry Nectoux



La traditionnelle procession du dieu hindou Ganesh en août 2002
Photo de Noël Monier

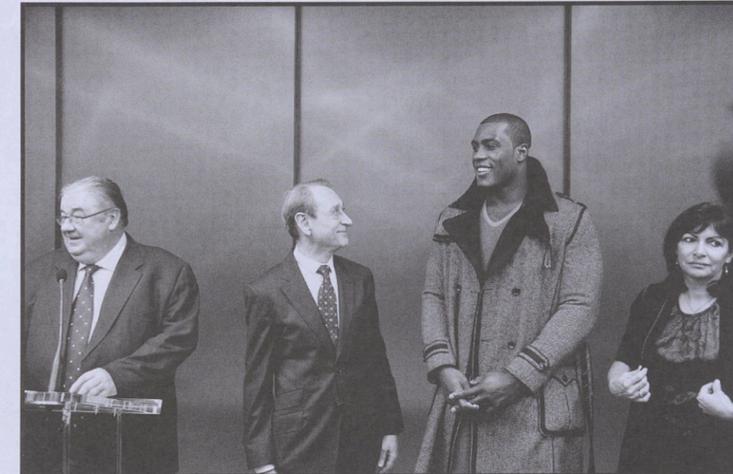


Aux jardins d'Éole. Photo de Florence Delahaye



Parrainage de sans-papiers en juin 2006
Photo de Fouad Houiche

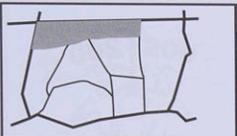
18e du mois n° 200



Médaille de la Ville de Paris pour Teddy Riner, quintuple champion du monde de judo, janvier 2012
Photo de Davide Del Giudice

Votation citoyenne pour le droit de vote des étrangers. Avril 2011. photo de Tessa Chéry





Une accorderie bientôt au Petit Ney : échangez vos savoirs

Un concept d'échanges gratuits de services, venu du Québec et maintenant importé chez nous

Une accorderie va ouvrir en janvier porte Montmartre, gérée par le café littéraire Le Petit Ney. Une accorderie ? Rien à voir avec la musique et ses instruments, c'est un lieu où les adhérents s'accordent pour échanger leurs savoirs et savoir-faire.

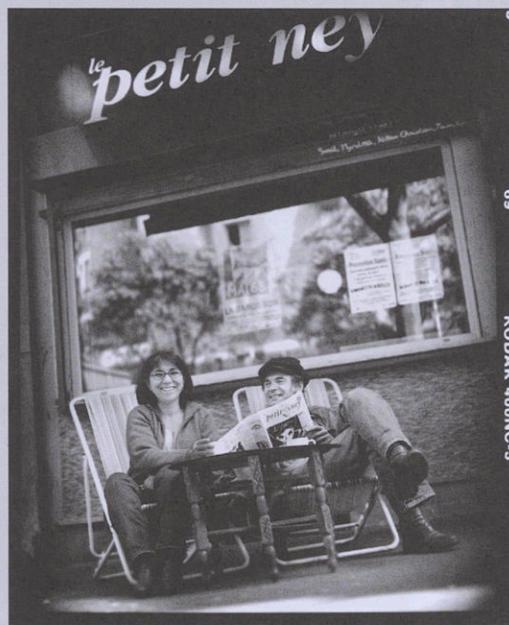
Le concept a été créé en 2002 au Québec. Il s'agit de proposer aux gens d'échanger gratuitement des services, la seule unité de mesure étant le temps (une heure d'initiation à l'anglais commercial contre une heure de pose d'étagères, remonter des courses contre des recettes de pâtisserie...) sans hiérarchisation entre les services. Autre objectif et non des moindres : s'adresser prioritairement à des personnes en situation de précarité, lutter contre l'exclusion et favoriser la mixité sociale.

En fonction dès janvier

Le concept s'est importé en France et deux accorderies s'y sont ouvertes il y a un an, à Chambéry et à Paris dans le 19e, où elle est portée par la régie de quartier. Paris veut maintenant en ouvrir trois autres, dans le 14e, dans le bas Belleville et dans le 18e. Ces quartiers ayant été définis et une étude de faisabilité effectuée, la Ville a passé un appel d'offres et, dans notre arrondissement, la candidature du Petit Ney a été retenue, approuvée au conseil d'arrondissement puis au Conseil de Paris de novembre.

L'accorderie devrait commencer

Le Petit Ney



Martine Pascual et Philippe Durand

Au commencement du Petit Ney, il y eut un journal fondé par Martine Pascual et Philippe Durand, mensuel d'informations sur le quartier de la

Porte Montmartre. Militant et citoyen, "gaucho et écolo", il était né en novembre 1994 et son dernier numéro parut en décembre 2011.

Entre temps, il y eut une association de quartier, quelques activités culturelles mais sans lieu fixe encore. Enfin, en mars 1999, l'obtention d'un local au 10 avenue de la Porte Montmartre et l'ouverture du café littéraire du Petit Ney.

Au café, dont le local s'est agrandi par deux fois, avec maintenant une surface plus que doublée, il se déroule de multiples activités : des soirées spectacle, musique, slam, contes, lectures, jeux... des débats, des expositions, des ateliers cuisine, couture, lecture, écriture... Il y a aussi une ludothèque et un espace pour les petits et leur famille avec jeux et animations. Les associations peuvent également y tenir des réunions ou des permanences. ■

à fonctionner en janvier après formation des deux responsables du Petit Ney qui seront en charge de la structure, Philippe Durand et Sylvie Gourio.

«La formation consistera essentiellement à apprendre à faire fonctionner le logiciel spécial importé

du Québec. Celui-ci a été "acheté" par la Fondation Macif, non pas en monnaie sonnante et trébuchante mais en se portant garant que les principes éthiques ne seront pas repris et dévoyés par d'autres», déclarent Philippe et Sylvie. Ils ajoutent qu'il est également interdit (pour

éviter toute accusation de concurrence commerciale) d'offrir des services relevant de son activité professionnelle, sauf pour les retraités.

Adhésion gratuite puis mise en ligne, après validation, des offres de service que tous les adhérents peuvent consulter. En outre, les participants pourront se rendre au Petit Ney, s'y rencontrer et "faire affaire". Philippe et Sylvie espèrent également trouver des relais pour de telles rencontres dans tout l'arrondissement, notamment par le biais des associations et d'abord dans les quartiers en politique de la ville.

Valoriser les participants

Pas de problème, semble-t-il pour lancer l'opération, témoin le 19e où les demandes sont parties en flèche et où on compte plus de quatre cents "accordeurs". Reste la question de la «gouvernance», soulignent les deux responsables de notre accorderie et, tout d'abord, la façon dont on gèrera l'équilibre entre offres et demandes. «Beaucoup de gens savent ce dont ils ont besoin mais ne réalisent pas qu'ils peuvent aussi donner, c'est à nous de leur en faire prendre conscience, de les valoriser».

Les destinées de l'accorderie du 18e sont suivies par Sandrine Mées, adjointe à la mairie chargée de l'économie sociale et solidaire, et par Frédérique Pigeon, chargée de la politique de la ville.

M.-P. L

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



■ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

■ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

■ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

■ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

■ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement + 18 € cotisation)

■ Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse.....

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

Le plus grand centre français de foot à cinq

À la Chapelle, destiné plutôt actuellement à une clientèle de cadres soucieux de se maintenir en forme, il se dit prêt à s'ouvrir aussi aux associations locales.

Les salariés du *Five Paris* ont pris une bonne habitude : accueillir les nouveaux venus à quelques dizaines de mètres de l'entrée de leur centre, afin de leur montrer le chemin. Il faut dire que le plus grand complexe indoor de France dédié au foot à cinq, avec une surface impressionnante de 6 400 m², est bien caché.

Dans le quartier de La Chapelle, après avoir longé le square Raymond-Queneau et croisé une voie ferrée désaffectée, le visiteur bien informé découvre un immense hangar. De l'extérieur, il ne paye pas de mine. La surprise n'en est que plus grande à l'intérieur, avec des installations très classieuses. Jugez plutôt : douze terrains en gazon synthétique dernière génération, et aussi des vestiaires, un club-house avec bar et restauration, des télévisions écran plasma et même un espace VIP.

Le Five, seul à Paris

Le *Five Paris* est aujourd'hui le seul centre de football à cinq situé dans la capitale. Il a ouvert ses portes fin juin dernier et accueilli six mille joueurs dès son premier mois d'exploitation, en juillet. «Il y avait très peu de locaux disponibles à Paris», raconte Julien Vieville, co-fondateur du *Five* et gérant du complexe. *Nous avons eu cette opportunité dans le 18e arrondissement, avec ce site qui appartient à la SNCF. Nous avons aussi été sensibles au renouveau du quartier au niveau des transports, des infrastructures et des lieux de vie. Nous croyons en son potentiel.*

Pour l'instant, la clientèle vient plutôt du centre de Paris et se compose surtout de cadres supérieurs en soirée. Mais Julien Vieville tient à ancrer sa société



localement : «*Nous avons invité la mairie à profiter de créneaux gratuits, pour qu'elle puisse les mettre à disposition des associations, de centres sportifs ou de scolaires. Historiquement, nous avons toujours voulu trouver notre place dans la vie locale. Ce n'est pas incompatible avec le commerce.*»

Tacles interdits

Sur le long terme, pas moins de trente-cinq mille joueurs pourraient venir chaque mois tâter du ballon rond dans ce complexe de notre arrondissement. Le football à cinq, né en Angleterre à la fin des années 1990, est en effet en pleine expansion.

Le principe ? Deux équipes de cinq joueurs (contre onze habituellement) s'affrontent sur un terrain entouré de palissades. Les tacles sont interdits et

les temps morts très rares. L'aspect ludique est beaucoup important que dans le foot traditionnel, puisque chaque joueur touche très souvent la balle. «*C'est la deuxième fois que je viens*, explique Pierre, la trentaine, croisé un samedi au *Five Paris* et venu de Seine-Saint-Denis. *On devient vieux, il faut faire du sport ! L'ambiance est conviviale et, le soir, il y a de la lumière.*»

La réservation d'un terrain pour une heure de jeu le week-end revient à 100 €, soit 10 € par joueur. Certains trouveront ce tarif exagéré pour simplement jouer au foot. D'autres souligneront que pour bénéficier de conditions optimales et être sûr d'avoir un terrain disponible à Paris, il faut y mettre le prix.

Florian Gaudin-Winer

□ Entrée en voiture (ou à pied) par le 32 rue Moussorgski.

Tous les jours de 10 h (9 h 30 le week-end) à minuit.

Tarif : 100 €/heure le terrain (le week-end et en semaine à partir de 18 h), 70 € en semaine avant 18 h.

Abonnements avec prix dégressifs. Tarifs spéciaux pour les associations sportive

Les anciens hangars Sernam

L'entreprise Sernam n'existe plus (voir *Le 18e du mois*, mai 2012). Mais les anciens entrepôts Sernam sont toujours en place. Ils appartiennent à la SNCF, qui en loue une partie. On y trouve actuellement, outre le club de foot en salle *Five Paris*, un centre de formation des agents de fret de la SNCF et des ateliers de l'entreprise Tryba (fabricante de portes et fenêtres). ■

Maxime Lisbonne, anar, communal, précurseur des Restos du cœur

Le Banquet des affamés, roman de Didier Daeninckx. Éditions Gallimard. 233 pages. 18 euros

C'est un roman, le dernier en date de Didier Daeninckx, mais c'est l'histoire vraie de Maxime Lisbonne (1839-1905), anar, communal, estropié des barricades, déporté, amnistié, provocateur haut en couleurs, saltimbanque et... précurseur des Restos du cœur.

L'auteur fait parler son héros à la première personne, avec une verve truculente. Tout jeune mataf au siège de Sébastopol, puis réfractaire, révolutionnaire, combattant de la Commune, déporté en Nouvelle-Calédonie avec Louise Michel, son amie de toujours, (ils furent les deux seuls à y défendre la cause canaque),

Maxime, de retour à Paris, géra, avec plus ou moins de bonheur, théâtres et cabarets comme *Les Bouffes du Nord* ou *Le Divan japonais* (l'actuel *Divan du monde*) et cet étrange *Taverne du bain*, édifée en bois sur un terrain vague à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard de Clichy. On y reconstituait les horreurs de la chiourme pour des bourgeois sensibilisés ou... émoustillés. C'est là qu'en ce dimanche 6 décembre 1885, il offrit un «*grand déjeuner gratis aux malheureux du 18e arrondissement*», le banquet des affamés.

Expulsé

Bière, vin, café, fromage, viande, légumes, gâteaux stockés préalablement dans un hangar de la rue André-del-Sarte et, au jour dit, ils furent «*trois mille abimés de la vie*» à se presser chez Lisbonne. Il ne put récidiver. Quelques jours plus tard, les services de la Ville lui firent savoir qu'il devait vider les lieux : raison invoquée : ses positions enflammées. Prétexte : «*une étude des sols en prévision de la construction d'un immeuble d'utilité publique*».

Ruiné, désabusé, malade, Maxime Lisbonne devait se retirer à la campagne au début de l'autre siècle. Il mourut en 1905, quelques mois après sa camarade en anarchisme, Louise Michel.

M.-P. L.

Systema, art martial russe, au centre d'animation La Chapelle

Le centre d'animation La Chapelle propose depuis la rentrée un nouvel atelier consacré au *systema*, un art martial russe réservé à l'origine aux forces spéciales armées mais qui s'est ouvert à tous depuis la fin de l'URSS en 1991. Plus qu'un art de la violence, cette activité adopte maintenant une approche totale du corps. Une philosophie que Gauthier Lamothe, l'enseignant, résume par cette jolie formule : «*Le systema, c'est l'art d'habiter son corps.*»

Douceur et violence

Le cours s'adresse aux adultes mais également aux enfants, une exclusivité sur Paris. Les amateurs viennent d'horizons différents, pour chercher des pistes de réflexions pour leurs autres

activités. «*Nous avons des danseurs, des comédiens, des psychologues... Je donne aux gens un squelette de connaissances sur lequel ils peuvent greffer ce qu'ils souhaitent*, explique Gauthier Lamothe. *Pour les enfants, je leur fais sentir la différence corporelle, apprendre à se connaître, exécuter les bons mouvements pour ne pas se faire mal dans les autres sports.*» Une approche à la fois douce et violente qui mêle des exercices de relaxation afin de gérer le stress qui peut survenir en cas d'agression, avec des séances d'acrobatie, d'équilibre, voire de jonglage.

On le voit, il est difficile de résumer cette discipline, qui par son approche spirituelle, scientifique et physique du corps est un concentré des influences

plurielles de la Russie. En effet, le *systema* remonterait pour certains aux luttes mongoles qui avaient cours au Moyen-Âge mais à la période soviétique il s'est enrichi des travaux de psychomotriciens, d'ostéopathes ou d'approche biomécanique. Une discipline plurielle à découvrir.

Stéphane Bardin

□ Cours de *systema*, le jeudi de 17 à 19 h pour les enfants (adultes acceptés également), et le samedi de 14 à 17 h pour les adultes.

Centre d'animation La Chapelle, 32 boulevard de la Chapelle (sous le viaduc du métro).

Standard : 01 42 09 09 98.

Gauthier Lamothe : 07 61 97 06 95.

L'affaire de "l'Ogresse de la Goutte d'Or"



LE DERNIER CRIME DE L'OGRESSE

D.R.

Document Bibliothèque de la littérature policière

À la une du Petit Journal, dimanche 24 mai 1906.

Celle que les journaux surnommèrent "l'Ogresse de la Goutte d'Or" s'appelait Jeanne Weber, née Moulinet. C'était une femme au visage large, pas belle, ayant un penchant pour la bouteille. Une dizaine d'années auparavant, elle était venue de sa Bretagne natale à Paris. Elle vivait à la Goutte d'Or avec son mari, dont plusieurs frères habitaient aussi le quartier. En 1905, Jeanne Weber avait trente ans. Pour gagner un peu d'argent, ou pour rendre service, il lui arrivait souvent de garder des enfants des voisines ou de ses belles-sœurs.

Le 5 avril 1905, dans l'après-midi, une des belles-sœurs de Jeanne Weber se présenta à l'hôpital Bretonneau, affolée, tenant dans ses bras son bébé âgé de dix mois, le petit Maurice, qui présentait des signes d'asphyxie : le visage violacé, respirant avec peine, les yeux exorbités, la langue hors de la bouche. L'interne de garde, le docteur Saillant, remarqua sur le cou du nourrisson un sillon plus foncé, très visible, large d'environ deux centimètres. Pour lui, pas de doute, l'enfant avait été victime d'une tentative de strangulation. Il le fit placer sous oxygène. Dès le lendemain, le petit Maurice était sauvé, mais l'affaire de "l'Ogresse" commençait.

Le docteur Saillant avait en effet alerté son chef de service, le docteur Sevestre, qui, ayant remarqué lui aussi les traces sur le cou de l'enfant, s'était adressé au commissariat de police de la Goutte d'Or.

La mère du petit Maurice expliqua que, devant

Jeanne Weber avait-elle ou non assassiné ou tenté d'assassiner huit enfants ? Ce fait dives retentissant suscita les passions dans toute la France entre 1905 et 1908.

s'absenter, elle avait confié le bébé à sa belle-sœur, Jeanne Weber, et qu'à son retour, elle avait trouvé celle-ci assise sur le lit, comprimant des deux mains la poitrine de l'enfant qui suffoquait, hurlait et dont la bouche écumait.

Une effroyable mortalité infantile

À l'époque, à la Goutte d'Or, quartier misérable aux logements surpeuplés, aux conditions d'hygiène épouvantables, la mortalité infantile était élevée. 40 à 50 % mouraient avant 10 ans, de diphtérie, de typhoïde, de convulsions, de diarrhées, etc. Aussi le commissaire n'aurait-il guère prêté attention à l'affaire du petit Maurice Weber s'il n'avait pas appris que, depuis le 2 mars, c'est à dire en à peine plus d'un mois, quatre autres enfants dont Jeanne Weber s'était occupée étaient morts dans des circonstances à peu près semblables : trois de ses nièces, âgées de 7 mois, 18 mois et deux ans et

deux, et son propre fils, Marcel, âgé de 7 ans.

À chaque fois, Jeanne Weber se trouvait près d'eux lorsqu'on les avait découverts, suffocants. Et même, lors de la mort de la petite Georgette, 18 mois, les parents avaient été alertés par des hurlements de l'enfant. Ils étaient accourus, avaient calmé la petite, l'avaient laissée à la garde de Jeanne... Et avaient retrouvé leur fille morte une heure plus tard.

Des voisines, mesdames Navet, Miquel et Pouche devaient déclarer par la suite aux inspecteurs Coiret et Bovet, chargés de l'enquête, qu'elles avaient remarqué sur le cou de la petite Georgette des traces sombres.

En poursuivant leurs investigations, les enquêteurs allaient apprendre qu'encore auparavant, les deux premiers enfants de Jeanne Weber étaient morts en bas âge, ainsi que la petite Marcelle Poyatos, fille d'un crémier de la rue des Amiraux, que ses parents avaient confié à la garde de Jeanne Weber pendant qu'ils travaillaient.

Celle-ci, bien sûr, protestait de son innocence. Si on l'avait trouvée à plusieurs reprises les mains appuyées sur la poitrine des enfants, disait-elle, c'était parce qu'elle essayait de leur ranimer le cœur. Les médecins, rappelait-elle, avaient toujours conclu à des décès dus à la maladie, convulsions, diphtérie, méningite...

Malgré ses protestations, le 6 avril 1905, Jeanne Weber fut emprisonnée. Était-elle une

meurtrière en série particulièrement dangereuse, ou bien la victime innocente de ragots de voisinage, fondés sur une série de coïncidences ? La question devait passionner l'opinion publique pendant plus de trois ans, car l'affaire allait connaître de nombreux rebondissements.

Un symbole de l'innocence calomniée ?

Le juge Leydet fit appel à un illustre expert en médecine légale, le professeur Thoinot. Celui-ci examina le petit Maurice le 10 avril, soit six jours après les faits. Il ne remarqua aucune trace sur le cou.

Il examina les corps des quatre autres enfants morts durant les semaines précédentes, qu'on avait fait exhumer. La putréfaction ne permettait pas de savoir s'il y avait eu ou non des traces sur le cou, mais le professeur Thoinot ne releva aucune fracture du larynx.

Il ne trouva pas non plus ces tâches de sang sous la plèvre, au niveau du cœur, que le professeur Tardieu, autre sommité médicale, décrivait comme un signe caractéristique de la strangulation dans son célèbre ouvrage, *Pendaison, strangulation et suffocation*, paru trente ans auparavant. Il concluait que l'hypothèse du meurtre devait être rejetée.

Cinq experts psychiatres examinèrent Jeanne Weber. Leurs conclusions : celle-ci était saine d'esprit et ne présentait aucune trace de perversion mentale.

Le juge Leydet cependant n'était pas convaincu. S'étant plongé à son tour dans les livres de médecine, il avait noté que les cartilages du larynx, sont, chez les enfants, encore très souples et ne conservent pas forcément trace des tentatives de strangulation. Il fit part de ses interrogations au professeur Thoinot.

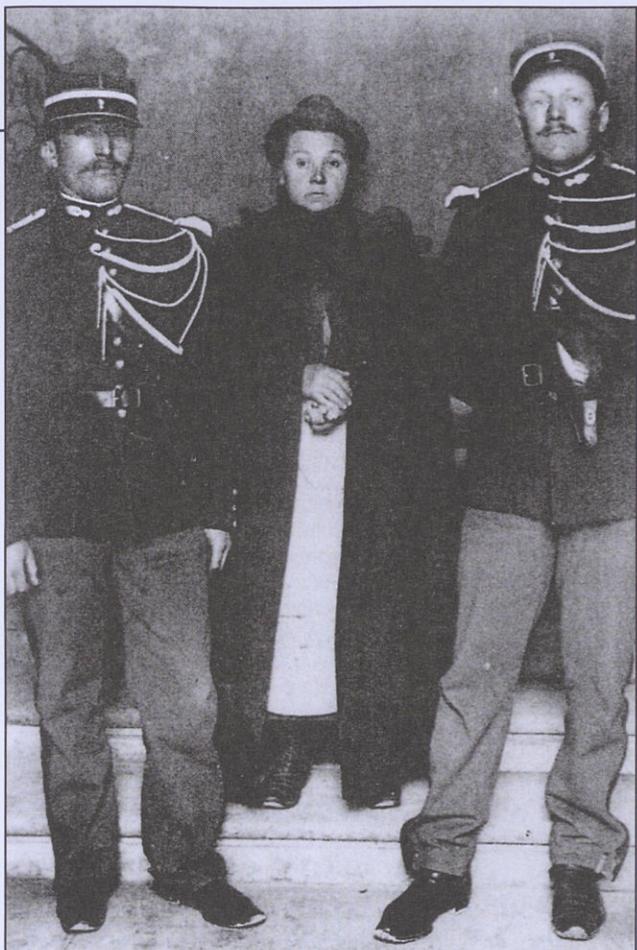
L'illustre expert contredit les médecins de Bretonneau : pas de traces suspectes sur le cou du bébé, affirme-t-il.

Thoinot. Celui-ci déposa un nouveau rapport, dans lequel il écrasait de son mépris aussi bien les premières constatations des docteurs Sevestre et Saillant, que l'ignorance et la présomption du juge.

Le procès eut lieu les 29 et 30 janvier 1906. Un ténor du barreau, l'avocat Henri Robert, comprenant le retentissement qu'allait avoir cette affaire, avait pris en charge la défense de Jeanne Weber. Son éloquence, jointe à l'assurance du professeur Thoinot et d'un expert encore plus illustre, le professeur Brouardel, appelé à la rescousse, emporta la décision. Jeanne Weber fut acquittée sous les applaudissements de la presse, qui, après l'avoir décrite comme "l'ogresse", la présentait maintenant comme le symbole de l'innocence calomniée.

La lettre du veuf de Chateauroux

Elle connut quelques jours de gloire : interviews, portraits dans les journaux... mais ni sa famille, ni les voisins, eux, ne l'avaient acquittée. Montrée du doigt dans le quartier, rejetée par ses belles-sœurs, abandonnée par son mari, elle dut quitter la Goutte d'Or. Dans un moment de dépression, elle se jeta dans la Seine depuis le



Dernière arrestation de Jeanne Weber. Elle sera reconnue irresponsable et finira à l'asile.

pont d'Austerlitz, fut repêchée par des bateliers, hospitalisée à Saint-Antoine.

La presse rapporta l'affaire en termes émouvants. Jeanne Weber reçut des centaines de lettres de sympathie, émanant d'inconnus de toutes les régions de France.

Dans cet abondant courrier, elle remarqua particulièrement la proposition d'un nommé Sylvain Bavouzet, demeurant près de Chateauroux, veuf, qui souffrait de la solitude et cherchait une femme capable de s'occuper de ses trois enfants âgés de 9, 11 et 16 ans. Bref, en mars 1907, Sylvain Bavouzet, ouvrier agricole, rentre chez lui d'un voyage à Paris, en compagnie d'une femme qu'il présente sous le nom de Madame Blaise, et avec laquelle le voilà bientôt en ménage.

Le 17 avril, se trouvant aux champs, Sylvain voit accourir Madame Blaise qui lui dit que son fils Auguste, 9 ans, a été saisi d'étouffements. Il court chercher un médecin, mais quand celui-ci arrive, l'enfant est déjà mort. Le docteur Papazoglou remarque un sillon rougeâtre autour du cou de l'enfant. Il alerte les gendarmes.

Survient alors un coup de théâtre : la fille aînée de Sylvain Bavouzet, Germaine, 16 ans, apporte un paquet de coupures de journaux qu'elle a trouvés dans un tiroir, et qui prouvent que Madame Blaise n'est autre que la fameuse "ogresse" !

Deux rapports contradictoires

Deux médecins locaux, les docteurs Audiat et Bruneau, sont chargés de l'autopsie de l'enfant. Les traces relevées sur le cou ainsi que l'examen du cœur, disent-ils, paraissent indiquer que l'enfant aurait subi des violences, pouvant avoir entraîné la mort.

Et à nouveau les journaux, s'emparent de l'affaire. Voilà à nouveau Jeanne Weber en prison, et à nouveau l'avocat Me Henri Robert, se présente et demande que les rapports d'autopsie soient soumis à l'expertise du professeur



Les enfants sont au courant de l'actualité :
 — Et qui est-ce qui a dit cette sainte parole : « Laissez venir à moi les petits enfants » ?
 — C'est l'Ogresse !

Dessin de Henriot, *Le Petit Journal*, 24 mai 1908.

Thoinot. Et celui-ci, dans ses conclusions, dénonce l'ignorance de "ces médecins de province" et il conclut, sans d'ailleurs avoir examiné le corps, que le sillon relevé sur le cou du jeune Auguste a été causé par la pression de son col.

Le docteur Thoinot n'est-il pas un illustre savant, un des prophètes de la science moderne menant "le bon combat" contre l'acharnement de juges "rétrogrades" ? La presse prend à nouveau son parti. La Ligue des droits de l'Homme, elle-même, demande un non-lieu pour Jeanne Weber.

Une contre-autopsie est pratiquée conjointement par le professeur Thoinot, assisté de son confrère le professeur Socquet, et d'autre part les docteurs Audiat, Bruneau et Papazoglou. Elle donne lieu à deux rapports contradictoires, les trois médecins locaux maintenant leurs accusations, les deux experts concluant à l'inexistence de traces de violence et à une mort causée par la typhoïde.

Saisie du dossier, la chambre d'accusation conclut le 6 janvier 1908 au non-lieu. Jeanne Weber est libre.

La déconvenue du bon juge

À sa sortie de prison, elle est accueillie par Georges Bonjean, juge dans un tribunal parisien et président d'une Société de protection de l'enfance qui gère des hospices pour enfants abandonnés. Georges Bonjean, convaincu de l'innocence de Jeanne Weber, a été ému par son sort. Il l'embauche sous le nom de Mme Lemoine, comme garde d'enfants dans un de ses établissements. Hélas, le bon juge déchantera. Un soir, Jeanne Weber est surprise, les mains serrées autour du cou d'un enfant.

Le juge ne porte pas plainte. Il se contente de la renvoyer.

Et Jeanne Weber reprend son errance. Elle boit de plus en plus. Sans argent, sans abri, réduite à la mendicité et à la prostitution occasionnelle, elle se présente un jour au commissariat de la Goutte d'Or où en larmes, elle déclare : « Je veux faire des aveux. C'est vrai, j'ai tué tous ces enfants ». Mais, l'autorité de la chose jugée interdit de l'emprisonner à nouveau. Et l'avocat Henri Robert, alerté, obtient d'avoir un tête-à-tête avec sa cliente. Alors, elle se reprend et déclare : « En prison, j'avais à manger et j'étais au chaud. Si

j'ai avoué, c'est seulement pour retrouver tout ça ».

Et la voilà dans la rue. Elle se met en ménage avec un cheminot, Émile Bouchery, alcoolique comme elle, qui la bat parfois, mais qu'elle suit ici et là, en province, s'inscrivant dans les hôtels sous le nom de Mme Bouchery.

Un soir de mai 1908, à Commercy, alors que son "mari" vient de partir au travail, elle confie aux hôteliers, M. et Mme Poirot, qu'elle a peur de dormir seule. Elle demande si elle peut coucher dans le lit du petit Émile, 6 ans, leur fils. Ils acceptent.

Dans la nuit soudain, les parents entendent l'enfant hurler. Ils accourent, ils trouvent Jeanne Weber, en chemise de nuit, le visage convulsé, agenouillée sur le lit et serrant de toutes ses forces le cou de l'enfant. Celui-ci, s'étant mordu la langue, il y a du sang partout.

Le doute n'est pas possible. Elle a été prise sur le fait. La presse, cette fois, se déchaîne contre elle, la traitant de monstre. Reconnue irresponsable par les psychiatres, elle passera les dix dernières années de sa vie dans un asile.

«Par une sorte de suggestion»

Aujourd'hui encore, la question de la culpabilité de Jeanne Weber reste controversée. Certains auteurs, tels Alain Monestier (*Tragédies à la une, la Belle Époque des assassins*, Éditions Albin Michel) reprennent à leur compte l'hypothèse que développèrent à l'époque le docteur Thoinot et ses partisans. Ceux-ci maintenaient sans trembler les conclusions de l'illustre expert. Selon eux, Jeanne Weber était innocente de tous les crimes qu'on lui avait imputés, sauf le dernier. Mais, à force d'être accusée, elle aurait perdu la tête et aurait fini, sous une sorte de suggestion, par commettre le crime qu'on lui reprochait depuis tant d'années.

D'autres, au contraire, tel Pierre Darmon (*Médecins et assassins à la Belle Époque*, éditions du Seuil), y voient la preuve de la faillite des médecins légistes d'alors, pétris d'idéologie scientifique, sûrs d'eux et arrogants bien que, nous le savons maintenant, les thèses qu'ils développaient dans leurs livres et leurs revues avaient été souvent plus que fantaisistes.

Ces professeurs, ces "mandarins" dirions-nous aujourd'hui, cherchaient à imposer leur propre expertise et à disqualifier tous les médecins qui n'étaient pas des spécialistes. Ils prétendaient courber sous leurs certitudes une justice qu'ils présentaient comme entachée de subjectivisme. Le professeur Thoinot, après l'affaire de Chateauroux, n'avait-il pas fait inscrire à l'ordre du jour de la séance de la Société de médecine légale, le 13 janvier 1908, la question de « l'incompétence des experts de province » ? Et, le 1er mai 1908, la revue *Archives d'anthropologie criminelle* n'avait-elle pas publié un numéro spécial consacré à l'affaire Jeanne Weber et chantant les louanges du professeur Thoinot ? C'était juste quelques jours avant que Jeanne Weber soit surprise en flagrant délit à Commercy.

Toujours est-il que Thoinot ne fut plus jamais appelé comme expert dans aucune affaire criminelle. Et les magistrats cessèrent d'éprouver envers les experts la crainte révérencielle que leur inspiraient auparavant ces « détenteurs de la vérité scientifique incontestable ». L'expertise scientifique était ramenée à sa juste place : un élément parmi d'autres dans la recherche de la vérité, qu'on pouvait mettre en doute et contester comme tout autre.

Mais le doute, dit-on, doit toujours profiter à l'accusé. Et n'est-ce pas, paradoxalement, ce qui s'était toujours produit dans le cas de Jeanne Weber ?

Noël Monier

Halle Saint-Pierre : baisse de la subvention mais loyer gratuit



Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)

Vue de la grande salle sous verrière du rez-de-chaussée et de la librairie.

La subvention allouée par la Ville à la Halle Saint-Pierre, musée de l'art brut, a considérablement baissé cette année. Elle était de 650 000 € en 2011 et elle n'est plus que de 450 000 € pour 2012.

En compensation toutefois, par convention signée en mars dernier avec la Ville de Paris, propriétaire du lieu, la Halle Saint-Pierre bénéficie désormais d'une mise à disposition des locaux à titre gratuit.

Le temple de l'art brut

Architecture de fer et de verre, la Halle, construite par un disciple de Baltard au pied des jardins du Sacré-Cœur, fut d'abord un marché – d'où son nom – puis un garage. Menacée de destruction dans les années 1970, elle fut reprise par la Ville et rouverte en 1985 pour abriter un musée d'art naïf. Toutefois, directrice depuis près

de dix-huit ans, Martine Luzardy a transformé ce lieu en temple de l'art brut, l'art outsider, l'art hors normes, l'art des fous même... En plus de cinquante expositions, chacune durant plusieurs mois, elle a fait découvrir ces formes d'art en marge de la culture "officielle" et elle a rendu le lieu incontournable.

Ces expositions ont généralement un grand succès, témoin celle de l'art brut japonais en 2010 ou, cette année, l'exposition sur la contre-culture urbaine organisée par la revue *Hey* et maintenant *Banditi dell'arte*, consacrée à la création hors normes italienne. La Halle présente également des expositions plus courtes et moins importantes dans sa rotonde du rez-de-chaussée. Elle dispose aussi d'une librairie et d'une cafeteria, sources substantielles de revenus propres. La Halle accueille enfin des manifestations culturelles telles que le salon

des libraires indépendants du 18e (30 novembre au 2 décembre, cette année) et elle organise animations et ateliers pour les enfants.

□ 2 rue Ronsard

I banditi dell'arte font leur cinéma, les 15 et 16 décembre

Parallèlement à son exposition actuelle, *I banditi dell'arte*, sur la création hors normes italienne, la Halle Saint-Pierre invite à un festival du film hors normes, *I banditi dell'arte font leur cinéma*.

Une dizaine de films italiens répondant à ce critère, rares sur les écrans pour beaucoup d'entre eux, seront présentés à l'auditorium, samedi 15 et dimanche 16 décembre. Rencontres avec les réalisateurs prévues.

□ 2 rue Ronsard. Entrée libre mais réservation conseillée : 01 42 58 72 89.

La "librairie éphémère" à la Halle Saint-Pierre, du 11 décembre au 6 janvier

La "librairie éphémère" s'installe comme chaque année à la Halle Saint-Pierre. Du 11 décembre au 6 janvier, une cinquantaine d'éditeurs, originaux et peu présents en librairie, y présentent dans le hall central plus de six cents titres.

Ce sont, entre autres, *Ab Irato*, *L'Atelier du poisson soluble*, *La Belle Gabrielle*, *Fond de tiroir*, *Les inaperçus*, *Mare nostrum*, *Le Passager clandestin*, *Sillage*, *Un thé chez les fous*, *Les Xérogaphes*, *Zinc...*

Trois expositions orneront les murs : des collages de Jessica Reuss-Nliba et Didier Reuss, des épreuves des images de Jean-Pierre Blanpain et des originaux des œuvres éditées par *Les Xérogaphes*. Rencontres tout au long et dédicaces organisées du jeudi 13 au dimanche 15 décembre. Concerts lors du vernissage, le jeudi 13, de 18 à 21 h.

□ 2 rue Ronsard. Rens : 01 42 58 72 89. Ouvert de 10 h à 18 h, le samedi jusqu'à 19 h.

Prix Wepler au Millefeuille de Leslie Kaplan

Le prix Wepler, décerné lundi 12 novembre, est revenu à Leslie Kaplan pour *Millefeuille* (P.O.L.) et la mention spéciale du jury a été attribuée à Jakuta Alikavazovic pour *La Blonde et le bunker* (l'Olivier).

Née à New-York en 1943, élevée à Paris, Leslie Kaplan publie depuis 1962. *Millefeuille*, c'est le nom d'un vieux monsieur, professeur à la retraite. Humaniste et pourtant profondément indifférent, aimable mais toujours dans une certaine distance vis à vis des autres, sans intérêts véritables et finalement très seul. C'est également un livre sur l'identité, la perte de soi, la désintégration. C'est enfin un livre sur les rapports entre les générations et la difficulté



Leslie Kaplan

pour *Millefeuille*, son refus peut-être, de communiquer.

Jakuta Alikavazovic, dont *Corps volubile* avait remporté en 2007 le Goncourt du premier roman, peint, de façon très cinématographique, dans *La Blonde et le bunker*, le trio fatidique : la femme fatale, l'époux, l'amant. Ils vivent ensemble dans un décor de trompe-l'œil et de faux semblants.

Décerné à la brasserie Wepler de la place de Clichy, le prix a été fondé il y a quinze ans par Marie-Rose Guarnieri de la Librairie des Abbesses pour récompenser la littérature francophone audacieuse et innovante. Soutenu par la fondation La Poste, il rapporte 10 000 € au lauréat et 3 000 € au titulaire de la mention spéciale. ■



Atelier d'art Lepic
1, rue Tourlaque
Tél. 01 46 06 90 74 www.artlepic.org

Alice, Frida, Jeanne et les autres, peintures de Céleste Bollack

Des femmes le visage serein et d'autant plus inquiétantes. Des couleurs gaies pour des scènes qui le sont moins. Des menottes, des revolvers, des couteaux comme accessoires : Céleste Bollack laisse parler ses fantasmes. «Je peins pour illustrer un

monde oublié, une enfance perdue, un bonheur en fuite. Je peins pour exister, pour lutter, pour ne pas pleurer», dit-elle. 41 ans, influencée au départ par sa mère, Sofi Bollack-Klarwein, elle-même peintre, diplômée des Beaux-Arts de Paris,

l'artiste privilégie le style expressionniste. Elle a récemment intégré le mouvement de la "Figuration narrative", né en France dans les années 1960 en réaction contre l'abstraction et le néo-réalisme et aussi contre le "Pop Art" américain, dont ses mem-

bres pourraient relever par leur style mais dont ils critiquent la soumission à la société de consommation.

□ Galerie Art Vocation Mobile, 42 rue Caulaincourt. Jusqu'au 15 décembre.



La Duchesse aux couteaux

L'Art de rien Des Contes de Grimm

● 48 rue d'Orsel. 01 42 52 75 84. Jusqu'au 31 décembre

En 1812, sortait le premier recueil de contes édité par Jacob et Wilhelm Grimm. Pour célébrer ce bicentenaire, L'Art de Rien présente "Des contes de Grimm", une exposition où une cinquantaine d'artistes interprètent l'univers de ceux qui ont fait rêver et frémir notre enfance avec *Hansel et Gretel*, *Rai-ponce*, *Blanche Neige*, *Cendrillon*, *la Belle au Bois Dormant*...

Cruels et assez crus, les Contes de Grimm, furent édulcorés, d'abord par les auteurs eux-



Le Petit Chaperon Rouge, par Ann'Onyme

mêmes (que Rai-ponce s'arrondissait après les visites de son prince disparu des versions ultérieures) puis dans des éditions pour enfants où primait la morale et le côté féérique. Walt Disney, qui a grandement contribué à populariser ces contes, leur a donné un côté gentillet, tout cela loin des travaux

de Bruno Bettelheim sur la psychologie des contes où il a démon-

tré leur côté sombre, sadique, leurs relents d'inceste et de pédophilie... Les artistes du collectif (des habitués de la galerie comme Barbara d'Antuono, Fabesko, Isabelle Lameloise ou Paul Toupet mais aussi d'autres comme l'Américain Robert Bowen, l'Italienne Alessandra Fusi...) ont pour la plupart, opté pour un univers inquiétant, sans rien de doux-doux, un peu trash même parfois.

A l'occasion de cette exposition, L'Art de Rien s'est paré d'un sol imitant le gazon et de branchages entrelacés aux murs, symbolisant une forêt enchantée... ou maléfique.

M.-P. L.

LE BAL

Ceux qui arrivent

Du 14 décembre au 6 janvier, 6 impasse de la Défense. 01 44 70 75 50

LE BAL rend hommage à la jeune création, "ceux qui arrivent", nouvelle génération de photographes et vidéastes récemment diplômés des écoles d'art.



L'Autre Grèce, photographie de Dorothée Davoise.

L'exposition met spécialement en valeur deux lauréats du prix des écoles d'art 2011 : Dorothée Davoise, diplômée des Beaux-Arts de Paris, et Pierre Toussaint, diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles.

Premier prix 2011, Dorothée Davoise a réalisé, avec *L'Autre Grèce*, un long travail sur ce pays vu au quotidien, loin des clichés touristiques ou des images de la crise traversée actuellement. Elle a choisi le noir et blanc pour des images parfois arides et désolées, des paysages vides. "Coup de cœur" du jury 2011, Pierre Toussaint a voulu, avec *Olaf*, rendre hommage à un SDF vivant au bord du Rhône.

Parallèlement, à l'occasion du trentième anniversaire, cette année, de l'école d'Arles, LE BAL a sélectionné neuf jeunes talents (majoritairement des jeunes femmes) parmi les 150 diplômés depuis 2005. Ce sont Pauline Fargue, Véra Schöpe, Laetitia Donval, Lola Hakimian, Gilles Pourtier et Anne-Claire Bro'ch, qui ont travaillé ensemble et croisé leurs regards, Johan Attia, Mouna Saboni et Justine Pluvillage.

M.-P. L.

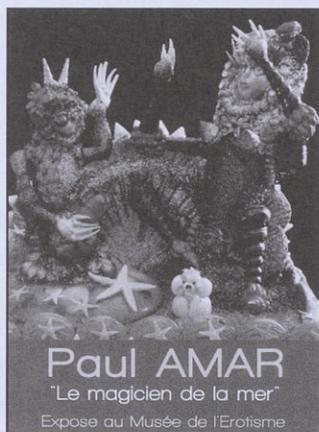
Musée de l'érotisme Paul Amar, le magicien de la mer

● 72 boulevard de Clichy. Jusqu'en mai 2013

Le musée de l'Érotisme présente Les nouvelles expositions temporaires. S'il ne déroge pas à la tradition en les faisant durer six mois, il se singularise avec celle consacrée à Paul Amar qui relève plutôt de l'Art brut que de la veine sexy habituelle du lieu.

Paul Amar, 93 ans, ex-coiffeur, ex-chauffeur de taxi, se consacre maintenant à son art depuis son appartement parisien. Il refait le monde en coquillages dans de grandes compositions lumineuses et colorées. Travail de bénédictin ou de mécano, il collectionne toutes sortes de coquillages, les meule, les cisèle, les ajoure puis les peint à l'acrylique et... au vernis à ongles.

Ce sont des œuvres chatoyantes,



d'une complexité incroyable, certaines s'illuminent, s'animent. Inspiré par le baroque, la religion, l'art africain, comme par son ima-

gination débordante, il réalise des paysages marins ou terrestres, des temples aux allures d'Angkor métissé de la Sagrada Familia, des images de cérémonies religieuses bizarres, des portraits, des masques, des fleurs... Un univers merveilleusement kitsch dont l'humour est loin d'être absent.

Autres expositions:

Rony : Simple appareil. La sensualité suggérée plutôt que martelée..

Atsushi Tani : Histoire de l'œil. Un bestiaire à la sexualité mutante

Diego Tolomelli : Clins d'œil en transparence. Vitraux érotiques avec éphèbes décomplexés.

L'étrange peuple de Freak Wave: exposition collective. La contre-culture, mauvais genre.

À la Galerie 3F Trois artistes pour les 3F

● Du 4 au 9 décembre. 58, rue des Trois Frères. Ouvert tous les jours de 12 à 20h. Vernissage le mardi 4 décembre à partir de 17 h.

C'est une petite bande d'artistes qui aiment proposer leurs créations tout au long de l'année. Ils sont quatre.

Maria Aram travaille la terre depuis une dizaine d'années et lors d'une exposition au Centre culturel du Japon elle découvre le raku et se passionne immédiatement pour cette technique fascinante. Le raku est une céramique née au XVI^e siècle qui

signifie plaisir, joie. C'est un univers artistique très esthétique. **Élisabeth Deschamps** travaille le papier sous toutes ses formes, entre autres, papiers japonais, indonésiens, italiens, népalais... toilés, gaufrés, plissés. Élisabeth habille toutes sortes d'objets utiles ou décoratifs, ce sont des réalisations classiques façon reliure d'art ou créations contemporaines (carnets, bloc-notes, portes

photos, livres).

Josette Sauvaget adore les bijoux ethniques qu'elle fabrique avec des matériaux tels que le corail, éclats de verre de pierres semi-précieuses, argent, bronze, glanés au cours de ses voyages.

Patrick Cordeau peint des palissades. Peintures sur toile et bois, ses palissades se transforment au gré de l'actualité et quelques fois en panneaux électoraux ! **M. C.**

■ **L'Étoile du Nord** : (16 rue Georgette-Agutte) présente, du 4 au 22 décembre, **Astuce, tendresse et cruauté, le Petit Poucet dans les images du passé**, une exposition retraçant l'évolution de la représentation des contes de Perrault dans l'imaginaire collectif. Destinée principalement aux enfants, elle complète les représentations de **Poucet, le temps des mensonges** jouée parallèlement dans ce théâtre (voir page précédente).

Du lundi au vendredi, de 14 à 18 h. (01 42 26 47 47).

LE MOIS DU

18^e

Théâtre

Au Trianon **Éclats de vie**, de et par Jacques Weber

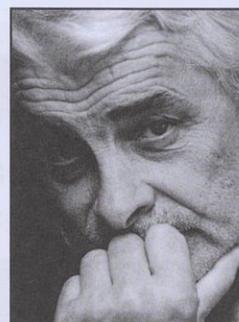
• 14 et 15 décembre. 80 boulevard de Rochechouart. 01 44 92 78 03.

Le comédien Jacques Weber termine la grande tournée (2011-2012) de son spectacle *Éclats de vie* au Trianon vendredi 14 et samedi 15 décembre. «*Je viens seul en scène, la voix brute et les mains nues, jouer à rire,*

à pleurer, à réfléchir avec les mots que je trouve beaux», dit-il.

Éclats de vie, ce sont des textes d'auteurs célèbres, dramaturges et autres, classiques et contemporains, comme Shakespeare, Molière, La Fontaine,

Musset, Flaubert, Rimbaud, Courteline, Duras, Beckett, Devo... Il les interprète et les réinterprète. Il cite et il improvise. Il les détaille comme une conversation avec le public, une confidence.



Jacques Weber

Au Grand Parquet

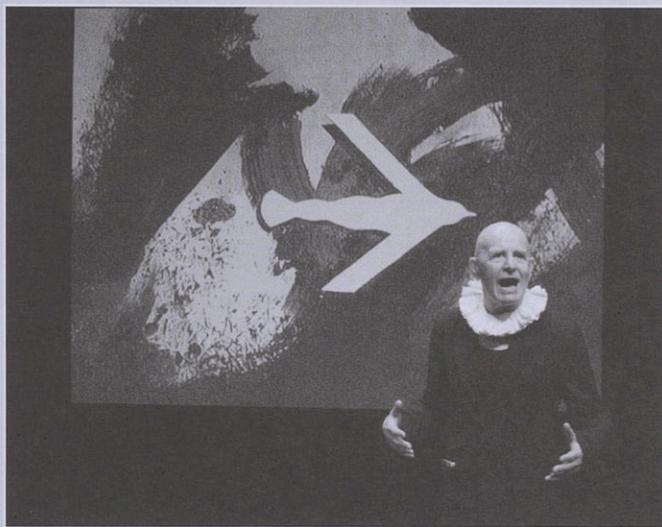
Gyromances, de Roland Shön

Jusqu'au 23 décembre

Sur l'esplanade des Jardins d'Éole, le Grand Parquet occupe son emplacement récent avec une programmation renouvelée. Roland Shön y met en scène et interprète *Gyromances*, contes décalés accompagnés d'images peintes sur un rouleau de toile, filmées et projetées. Il renoue ainsi avec un art théâtral datant du XV^e siècle, le "protocinéma", ancêtre des fictions en images, de la bande dessinée...

Vous embarquez en 1442, et dans le sillage d'une caravelle jusqu'en Chine... vous croisez quelques singes, qui vous en apprennent sur l'humanité, mais aussi des mots et des objets, brandis par l'auteur sous votre nez, et qui brisent la glace de la logique et des tabous.

Il est impossible d'en dire plus, mais psst... Oui, oui, psst... à vous lecteurs. C'est maladroît de crier pour chuchoter un secret à l'oreille d'une personne dans la foule. Et le 18^e du mois, même roulé en cornet,



ferait un piètre mégaphone. Il est question de secret... De quoi, de qu'est-ce...? Bon, juste un soupçon.

A la sortie, un cabinet de curiosités présente le matériel d'époque reconstitué et les moyens techniques utilisés.

C'est un grand saut vers un art oublié, pour petits (dès 8 ans) et grands.

Robert Sebbag

□ 35 rue d'Aubervilliers.

Tél: 01 40 05 01 50.

Du jeudi au samedi à 21 h, le dimanche à 17 h

Au Pixel **Éliza**, création et mise en scène de Mélanie Davidts

• Du 1^{er} décembre au 28 février

Éliza est une jeune fille romantique et passionnée. Elle rencontre Victor, narcissique et manipulateur. Éliza connaîtra l'amour mais aussi la souffrance, la perte des illusions, la fuite de l'innocence. Elle vivra «*la normalité cruelle du quotidien*», comme dit Mélanie Davidts, l'auteur de cette pièce, sa première création.

À l'origine, ce fut une représentation de fin d'étude du cours Florent, la célèbre école de



théâtre (Isabelle Adjani, Jean-François Balmer, Anne Brocher, Bruno Madinier, Sophie Mar-

ceau, Audrey Tautou, Sylvie Testud... en sont issus). Mélanie Davidts a remanié son texte et fondé la compagnie *Les Pitres rouges* avec d'autres jeunes comédiens issus du cours Florent.

Pour Éliza, ils sont sept, certains jouant en alternance : les deux héros, des amis et deux "régisseurs", personnages décalés symbolisant la conscience des protagonistes.

Au Théâtre de l'Atelier

de Samuel Beckett avec Sami Frey. Jusqu'au 27 et jusqu'au 29 décembre

Sami Frey, seul en scène, interprète de sa voix de violoncelle deux nouvelles de Samuel Beckett, *Cap au pire* et *Premier Amour*, qu'il joue en alternance.

Le premier titre voit l'auteur expliquer la meilleure méthode pour créer la pire des œuvres littéraires. Des formules récurrentes

comme «*essayer encore, rater encore, rater mieux, rater mieux encore, rater plus mal encore...*» explicitent le propos que rapporte un Sami Frey désabusé.

Dans *Premier Amour*, le comédien, tassé sur un banc, se souvient de sa rencontre, sur ce même banc, avec Lulu, la pro-

stituée. Amours cruelles, voire sordides et fuite honteuse de l'homme qui voudrait bien mais ne peut pas oublier.

□ 1 place Charles-Dullin. 01 46 06 49 24.

Cap au pire, les mardis et jeudis à 19 h.

Premier amour, les mercredis, vendredis et samedis à 19 h.

À la Reine blanche

Hééé Mariamou

Théâtre et danse afro-urbaines. Samedi 15 décembre (21 h) et dimanche 16 décembre (16 h)



Mariamou a 15 ans. Fille d'immigrés africains, vivant dans une cité de banlieue, c'est une gamine d'aujourd'hui mais ballottée entre deux cultures et harcelée par sa mère, celle qui lui crie dessus «*Hééé Mariamou*» et pense qu'elle est trop émancipée et devrait bien être mariée au pays.

Auteur, metteur en scène, chorégraphe, Maimouna Coulibaly a écrit cette pièce il y a quelques années et l'a présentée avec succès de Marseille à Paris en passant même par San Francisco. C'est un spectacle joué, chanté et dansé sur les rythmes endiablés des musiques africaines populaires. C'est une comédie joyeuse mais aussi une réflexion sur la vie de ces jeunes femmes qui peinent à trouver leur place, ont rarement la possibilité de s'exprimer et doivent faire preuve d'une détermination sans failles pour s'en sortir.

C'est aussi, pour Maimouna Coulibaly, une façon de se souvenir de son adolescence et d'imaginer quel aurait pu être sa vie d'adulte si elle avait cédé aux traditions qu'on voulait lui imposer.

M.-P. L.

□ 2 bis passage Ruelle. 01 40 05 06 96

• *Également à la Reine blanche. Couples d'enfer*, histoire mouvementée de couples mal assortis, d'après plusieurs œuvres de Georges Feydeau. Du 5 au 9 décembre.

Pour les enfants

À l'Atalante. Pinocchio ou les aventures d'un pantin moderne

Adaptation ludique et poétique du célèbre roman de Carlo Collodi, destinée principalement aux 6-11 ans, ces nouvelles aventures du pantin de bois sont jouées style commedia dell'arte avec tourbillon de musique, jonglage, jeux de masques et de clowns. Pinocchio est toujours aussi menteur et désobéissant, mais il a une belle énergie et une insatiable curiosité pour le monde qui l'entoure et il veut conquérir son destin.

Écrite par Caroline Weiss, fondatrice de la compagnie Tecem, la pièce a déjà été représentée l'an dernier pour un public scolaire au Lavoisier moderne parisien puis à la Reine blanche (voir notre numéro de mai 2012) avec 650 petits spectateurs venus de dix écoles de nos quartiers en politique de la ville. Elle est maintenant offerte à l'Atalante comme cadeau de Noël.

□ 10 place Charles-Dullin. 01 46 06 11 90.

Représentation scolaire : mardi 18 décembre à 14 h 30. Représentations pour centres de loisirs et tous publics : mercredi 19 décembre à 10 h et 14 h 30 puis lundi 24, mardi 25 et mercredi 26 décembre à 14 h 30.

LE MOIS DU

18^e

Théâtre

Pour les enfants

Sébastien est invité chez son oncle Horace qui est prestidigitateur. Il est ravi car il va enfin connaître tous les secrets de la magie. Et surtout, la chose dont il rêve depuis qu'il est tout petit : faire apparaître des colombes. Problème, lorsqu'il arrive, son oncle n'est pas là et c'est avec la seule participation des enfants que Sébastien va devenir magicien.

Le spectacle s'appuie sur une histoire simple et astucieuse, permettant aux enfants de remplir eux-mêmes les "trous" de l'intrigue et d'aider le personnage à atteindre son but.

Le magnifique décor de bande dessinée nous plonge dans une ambiance très chaleureuse, que la complicité entre l'artiste et son public ne fait que renforcer. Plus qu'un simple spectacle de magie, c'est une vraie pièce de théâtre. Il n'est pas question ici d'étaler le savoir-faire du magicien tout puissant, pour déclencher des réactions d'admiration, mais au contraire de s'appuyer sur une pédagogie active pour entrer dans l'univers de la magie de façon très originale et ludique... et c'est très drôle !

C'est un spectacle très bien monté qui va crescendo, où les enfants interviennent souvent,

Au Théâtre des Béliers Parisiens

• Jusqu'à fin juin 2013

Le Magicien, de et avec Stéphane Mossière.



Le prestidigitateur et ses "apprentis" d'un jour.

qui tient sans cesse en haleine. Ils sont éblouis à chaque tour et cherchent à élucider à chaque instant. Les scènes sont cocasses, pleines d'humour. Les résultats dans la salle sont époustouflants. La complicité est permanente, et les enfants applaudissent et viennent sur scène.

Cette participation active du jeune public fait apparaître la très grande complicité entre l'acteur et les enfants grâce à la mécanique mise en place et aux montages bien huilés. Le texte et des improvisations délirantes servis par une énergie débordante font vibrer la salle. Sébastien n'oublie pas les adultes étonnés et ravis, avec plusieurs degrés de lecture, il s'appuie régulièrement sur leur réaction pour improviser avec eux aussi. Tout le monde y a droit, tout le monde ressort bluffé, émerveillé.

Qu'en pensent Noé, 9 ans, piqué hilare au sortir de la salle : « c'était trop marrant, à chaque fois il a un tour spectaculaire : la plume enflammée, les colombes dans la boîte. Un truc que je n'ai pas compris, il a deux balles dans sa main, il ferme la main, il l'ouvre et il a cinquante balles au lieu de deux. Alors là, trop fort. Je reviendrai le voir, j'ai trop ri ». Joseph, 8 ans et fortement impliqué : « tous les tours sont marrants, j'ai beaucoup aimé. Le magicien est très gentil, mais je n'ai pas tout compris, en tout cas c'est vraiment trop rigolo ».

Michel Cyprien

□ 14, bis rue Sainte Isaure. 01 42 62 35 00. Mercredis et samedis à 14 h 30. Du mercredi au samedi à 14 h 30 pendant les vacances.
□ Autres programmes : www.theatredesbeliersparisiens.com

À l'Étoile du nord Poucet, le temps des mensonges

Mise en scène de Jeanne Béziers, d'après Le Petit Poucet de Perrault.

Du 5 au 15 décembre

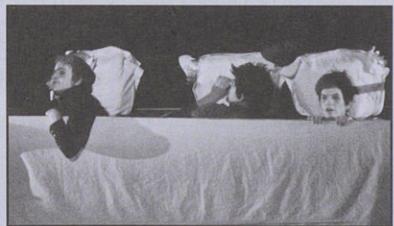
Version ébouriffée du conte classique. Poucet, bondissant, échappe à l'ogre, bien sûr, mais il séduit aussi l'ogresse. Une fable musicale entre rêve, mensonges et réalité.

Cinq carnets

Texte et mise en scène de Bernard Sultan.

Du 18 au 22 décembre

Voisins de palier, Arsène, vieil homme solitaire, et Clarisse, jeune femme délurée, cultivent la même passion, faire exister leurs rêves par l'écriture. Ils remplissent des carnets, elle de chansons, lui d'histoires étonnantes. Ils se rencontreront,



Poucet, le Temps des mensonges.

partageront leurs carnets et construiront une belle amitié.

□ 16 rue Georgette-Agutte. 01 42 26 47 47. Les deux spectacles : séances tout public les mercredis à 14 h 30 et samedis à 17 h. Séances scolaires les mardis à 14 h 30 et les jeudis et vendredis à 10 h et 14 h.

À la Manufacture des Abbesses

Loulou 27 et 28 décembre à 10 h 30

L'histoire d'une amitié improbable entre un loup et un lapin ou comment on peut sur-

monter les clichés et faire des rencontres inoubliables. Spectacle, à partir de 4 ans, mêlant chant, musique et danse, jeux de marionnettes et ombres chinoises

• Également, à partir de 7 ans, Même pas peur ou le voyage de Marcel, 27 et 28 décembre à 15 h.

Au Pixel

Noël autour du monde

Du 2 décembre au 30 janvier

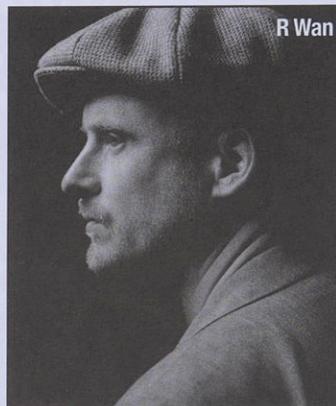
Monsieur Chamane et mademoiselle Mandoline sont des clowns rigolos, érudits, musiciens. Ils connaissent des fables venues des quatre coins du monde et ils proposent de les découvrir dans un spectacle tout en poésie, musique et chansons.

□ 18 rue Championnet. 01 42 54 00 92. Les mercredis et dimanches à 15 h. Du mercredi au dimanche à 15 h pendant les vacances de Noël.

LE MOIS DU

18^e

Musiques



R Wan

À La Cigale

Alternance en décembre d'humoristes et de musiciens

Côté humoristes : 1er décembre Didier Benureau, l'homme de Chanson pour Moralès. 4 et 9 décembre, François-Xavier Demaison, qui est aussi acteur (le Coluche du film d'Antoine de Caunes) et chroniqueur radio. 18 et 30 décembre, Jonathan Lambert, un loufoque qui est aussi animateur de télévision.

Côté musiciens, 3 décembre, R Wan, chanteur com-

positeur, jouant du rap musette (fils de Pierre-Luc Séguillon). 10 décembre, China Moses (fille de Dee Dee Bridgewater), chanteuse rock et jazz, accompagnée au piano par Raphaël Lemonnier. 14 et 15 décembre, Willy. 17 décembre, Bastian Baker, jeune auteur-compositeur suisse.

□ 120 bd de Rochechouart. 01 49 25 89 99

Au Trianon



Mathieu Boogaerts

Concerts à gogo

Concerts : 1er décembre de Crystal Castles, électro punk canadien.

3 décembre, Django Django, rock psychédélique britannique. 4 décembre, Mathieu Boogaerts. 5 et 8 décembre, Izia, rockeuse, fille de Jacques Higelin. 9 décembre, Stupéflip, punk. 10 décembre, Cat power, pop, rock, folk électro.

□ 80 bd de Rochechouart. 01 44 92 78 03

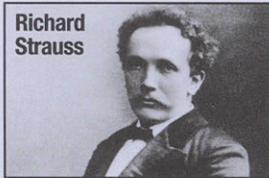
À l'hôpital Bretonneau

Mélodies et valse de Vienne

Pour le dernier concert de la saison, les "Musicales de Bretonneau" proposent, samedi 1er décembre (20 h) un voyage dans le temps, celui de l'empire austro-hongrois et des Mélodies et valse de Vienne. Oeuvres de Johann et Richard Strauss, Franz Lehar... Entre légèreté

et mélancolie, élégance aristocratique et rythmes populaires.

□ Hôpital Bretonneau, 23 rue Joseph-de-Maistre.



Richard Strauss

À la Goutte Rouge Sévane et Manu



© Daniel Arabian

“Souffles du monde” : Sévane et Manu invitent à un concert de musiques du monde, samedi 1er décembre, à partir de 20 h 30 au café La Goutte Rouge, 19 rue Polonceau. Voix, accordéon, harmonica... Entrée libre.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, rôles de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE

Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr



**TOUJOURS PROCHE
DE VOS ENVIES.**

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ
D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr



Venez fêter le 200e

L'association *Les Amis du 18e du mois* serait heureuse de vous accueillir le samedi 8 décembre, à partir de 19 h 30, dans l'atelier du peintre Henri Landier, 1 rue Tour-

laque, pour fêter la sortie du n° 200 de votre journal et son dix-huitième anniversaire. Nous vous attendons pour un apéritif dînatoire en compagnie du conseil d'administration et de l'équipe de rédaction. Au 8 décembre, donc.

COURRIER COURRIER COURRIER

Les barnum de Montmartre

«Dans l'article que vous avez publié au sujet de *Paris-Montmartre*, on ne peut qu'approuver M. Jean-Manuel Gabert, rédacteur en chef de ce magazine, pour la citation de lui, à la fin, où il parle des "immenses chapiteaux des barnum du Tertre qui ont recouvert l'ensemble du terre-plein...».

Ce qui se passe place du Tertre n'est qu'un des aspects de l'évolution actuelle de la Butte (exceptés quelques îlots privilégiés) : l'envahissement de l'espace public par le commerce, la disparition progressive des commerces de proximité au profit de boutiques "branchées", de mode toc, de bijoux et brimborions, de magasins de souvenirs.

La municipalité de Paris y prête joyeusement la main. Deux exemples : la place du Tertre et la place des Abbesses avec ce manège-casemate qui a déjà provoqué tant de commentaires. Un manège pour les enfants sur cette place, oui, oui, mais pas ce quadrilatère énorme flanqué d'une gaufrierie-crêperie qui masque totalement la vue. Il est vrai que la location des espaces publics à des entreprises privées rapporte beaucoup d'argent à la Ville. Et, l'argent, n'est-ce pas...

Paul Coste

porter une scène qui m'a vraiment choqué : «En arrivant au métro Château-Rouge, jeudi 15 novembre autour de 9 h 15, j'ai aperçu deux militants du Front de Gauche entourés par quatre policiers. La raison ? Un contrôle d'identité. La discussion était assez animée, les deux militants ne comprenant pas la raison de ce contrôle alors qu'ils tractaient en haut des marches, sans empiéter sur la zone RATP, et que tout se passait très calmement.

Pour justifier ces deux contrôles d'identité, un des représentants de l'ordre a expliqué que le quartier de Château-Rouge était désormais en zone de sécurité prioritaire et que, de plus, il y avait une caméra qui filmait ce qui se passait autour de la sortie du métro. Sa conclusion ? Désormais, toutes les personnes effectuant une distribution de tracts politiques seront contrôlées.

J'en conclus donc que distribuer des tracts politiques représente, selon eux, une atteinte à l'ordre public. Un des militants du Front de Gauche, qui ne manquait pas d'humour, leur a demandé leur numéro de matricule et une attestation de contrôle d'identité.

Je ne sais pas comment nous pouvons agir concrètement, mais je pense qu'il serait bien que nous puissions faire remonter une information comme celle-là en plus haut lieu. C'est en tout cas très inquiétant.»

Florian Gaudin-Winer

Céline oublié au bout de la nuit

«À chaque fois que je passe devant le 98 rue Lepic, je m'étonne toujours de ne pas voir de plaque murale indiquant par exemple «Ici fut conçu et écrit, à la fin des années 20 et au début des années 30, un ouvrage qui allait révolutionner le langage littéraire et être traduit dans le monde entier».

Son auteur, un médecin de banlieue totalement inconnu. Rien, toujours rien.... Certains ont une sculpture. Question de choix ? Et sans faire de jeux de mots, il me semble que les mots de l'inoubliable Dalida valent aussi les mots du *Voyage au bout de la nuit*. Combien de temps encore, le *Voyage* restera dans la nuit profonde de l'histoire littéraire ou de l'histoire tout court !»

Remy-Pierre Pêtre

Note de la rédaction : Sans discuter de la valeur littéraire des œuvres de Louis-Ferdinand Céline, il reste qu'en tout cas le *Voyage au bout de la nuit* est considéré assez généralement comme un grand livre. Mais peut-être le silence officiel maintenu autour de Céline est-il dû à d'autres facettes de son œuvre et de sa vie : les odieux pamphlets antisémites (notamment *Bagatelles pour un massacre*), son attitude pro-nazie pendant l'Occupation, sa fuite honteuse en Allemagne à l'été 1944...

On comprend pourquoi les pouvoirs publics sont réticents à l'idée d'honorer un tel homme.

Tracter serait-il une atteinte à l'ordre public ?

«Un petit message pour vous rap-

PETITES ANNONCES

■ **La Gymnastique Volontaire** vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées conviviales. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. 01 42 09 67 49 .

■ **Professeur de musique** certifiée méthode Willems, donne **cours particuliers** de chant, piano pour débutants et de solfège dès 7 ans. Cours à domicile (derrière la Mairie du 18e). Contacter Marie Barbey au 01 42 55 12 75 (répondeur) et barbeymarie@orange.fr

ATTENTION NOUVEAUX TARIFS DES PETITES ANNONCES

Depuis notre numéro de juillet-août 2012, les tarifs de nos petites annonces sont les suivants :

- **Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.** (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.)
- Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes.
- Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

18e Lieux Claire, d'un côté l'autre de la Butte

Claire Dupoizat habite le 18e depuis ses vingt ans, «d'un côté l'autre de la Butte», dit-elle. Elle témoigne, textes et dessins à l'appui, «d'un monde curieux, rempli de visages étonnants». Ses croquis sont autant de reportages sur la diversité des quartiers et la diversité à l'intérieur des quartiers, avec une volonté d'exclure le "pittoresque" et encore plus la carte postale.

En voici un florilège tiré de ses livres, *Paris, quartier de la Goutte d'Or* et *Paris, quartier de La Chapelle*, publiés chez les Xéroglyphes l'un en 2004, l'autre en 2007, et de son dernier ouvrage, *I love Montmartre*, qui vient de sortir aux éditions de la Belle Gabrielle (voir notre dernier numéro).

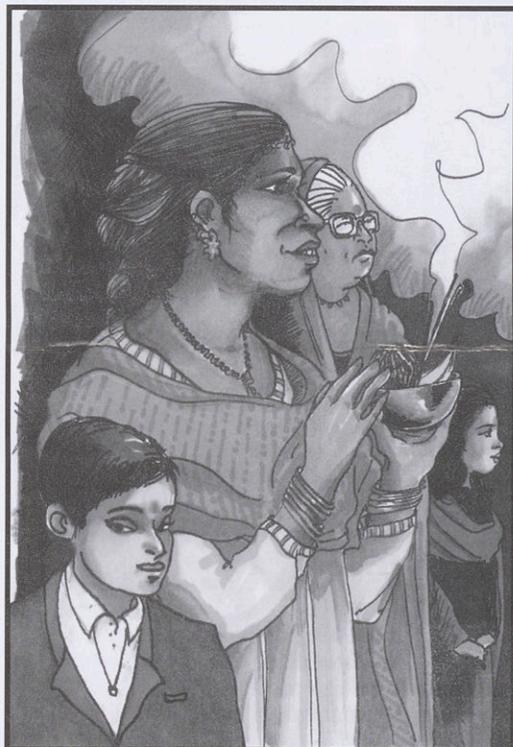
Claire Dupoizat fait partie de l'association d'artistes D'Anvers Aux Abbesses.



Le club de pétanque du passage de la Sorcière.



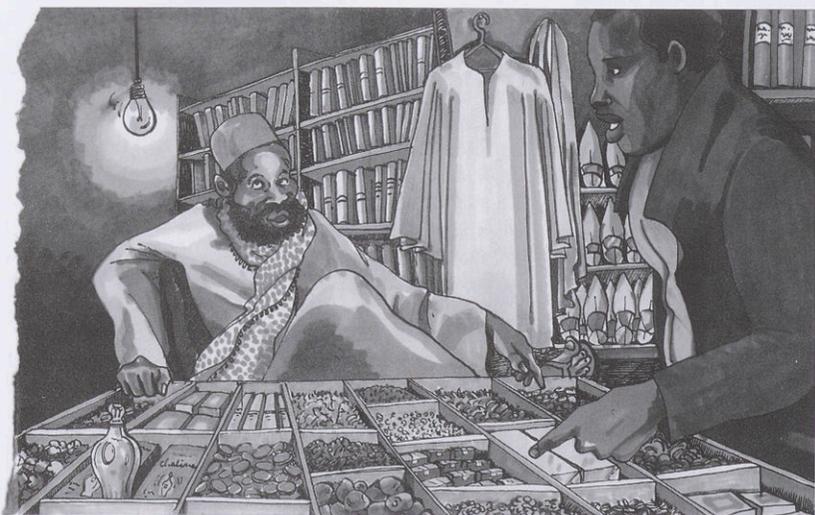
La rue Chappe.



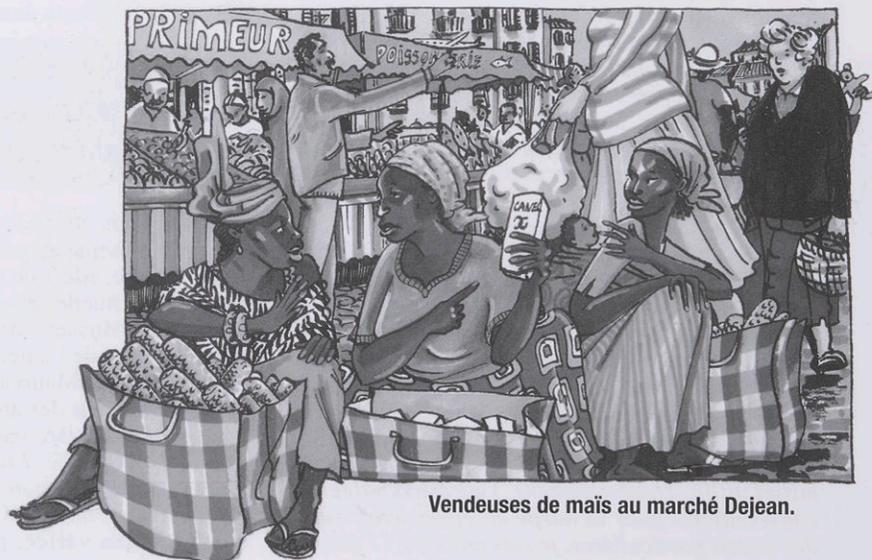
Au temple Sri Manika Vinayakar de La Chapelle.



"Gueules" de Montmartrois.



Boutique rue Myrha.



Vendeuses de maïs au marché Dejean.

18e Les gens

Montmartroise, encore en pleine activité à 98 ans, la comédienne Gisèle Casadesus fait partie d'une famille comptant cinq générations d'artistes.

Gisèle Casadesus, l'appétit de vivre

Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Elle revient du festival du film de Namur, où était présenté le dernier (et joli) film d'Anne-Marie Étienne, *Sous le figuier*. Elle y joue, sans états d'âme, une vieille dame, qui va tirer sa révérence. Elle repart à Saint-Calais, près du Mans, pour une rencontre avec les amis de la bibliothèque et du musée.

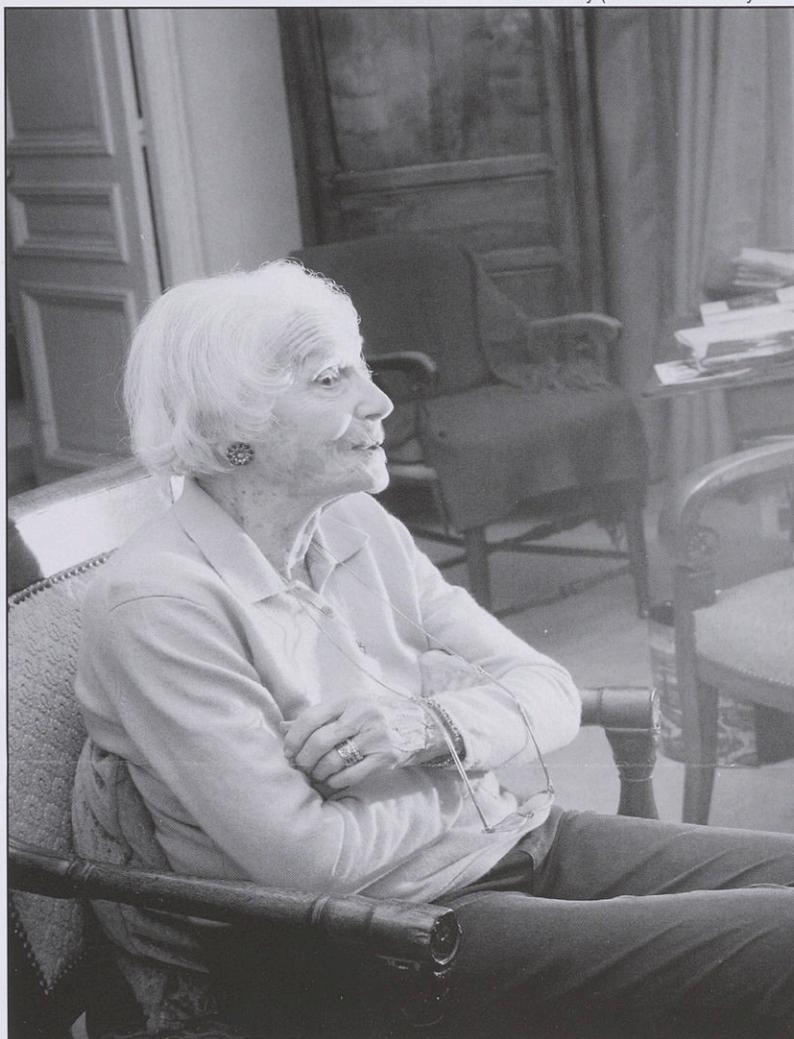
Gisèle Casadesus, qui a fêté ses 98 ans en juin dernier, n'a rien perdu de son appétit de vivre, de son goût de jouer et de transmettre. Elle nous reçoit avec beaucoup de simplicité dans l'appartement, chargé de souvenirs, qu'elle occupe au pied de la Butte, rue de Steinkerque, un lieu qu'elle n'a jamais quitté. «*Mon père s'est installé ici en 1911, j'y suis née et j'y suis restée. Je ne me voyais pas habiter ailleurs. Même si j'ai beaucoup voyagé, ma vie est ici. Presque tous mes enfants habitent le quartier et j'ai le bonheur de les avoir à côté de moi.*»

Une famille d'artistes

Gisèle Casadesus fait partie d'une famille d'exception qui, de génération en génération, transmet un patrimoine inestimable, celui du dévouement à l'art. Au commencement, il y a Luis, un émigré catalan passionné de musique. Il apprend tout seul le violon, la guitare et la mandoline et impose l'apprentissage de la musique à ses neuf enfants, les garçons au violon, les filles au piano. Rose, la fille aînée, prend en charge l'éducation musicale de son jeune frère Marius et de son neveu Robert. Le premier deviendra un violoniste virtuose, le second l'un des pianistes français les plus célèbres de sa génération. Henri, dont une plaque sur l'immeuble de la rue de Steinkerque, rappelle qu'il fut altiste compositeur et fonda, en 1901, la société des instruments anciens, sera nommé directeur du théâtre de la Gaité lyrique.

Les Casadesus, d'ailleurs, sont honorés à Montmartre par une place portant leur nom. Elle avait été baptisée, en 1973, rue des Quatre-Frères-Casadesus (Francis, Robert, Henri et Marcel), fils de Luis, tous musiciens de renom. En 1995, elle fut renommée place Casadesus, englobant donc cinq générations de Casadesus et apparentés célèbres, musiciens pour beaucoup mais aussi comédiens comme Gisèle, écrivains, peintres, photographes... dont la plus jeune, Mathilde Lockwood, 17 ans seulement, musicienne et cavalière, fille de la cantatrice Caroline Casadesus et du violoniste de jazz Didier Lockwood.

C'est là, dans les couloirs et les coulisses de la Gaité lyrique, ce temple de l'opérette où officiait son père, que s'est décidée la vocation de la petite Gisèle : elle sera comédienne. Ce n'est pas si simple dans cette famille de musiciens. «*Nous apprenions nos notes avant nos lettres*, dit elle avec amusement, et en rappelant qu'elle n'a pas oublié ses clefs d'ut. *J'allais moi aussi chez tante Rosette, rue Vaneau, mais je faisais toujours une étape auparavant chez la pâtissière pour manger un millefeuille. Heureusement, j'ai été recalée au conservatoire pour la harpe et, après avoir suivi des leçons particulières, je suis entrée à 17 ans au*



conservatoire d'art dramatique dans la classe de Georges Leroy. J'en suis sortie avec le premier prix de comédie.»

Du théâtre au cinéma

La voix royale, c'est bien sûr la Comédie-Française où elle entre le 1er août 1934, tout de suite après son mariage avec le comédien Lucien Probst (qui sera aussi connu sous le nom de Lucien Pascal). Elle fait ses débuts dans le *Barbier de Séville* de

Recalée au conservatoire de musique mais sortie avec le premier prix de comédie du conservatoire d'art dramatique.

Beaumarchais. Selon le cérémonial de l'époque, le doyen la présente au public à la fin de la première. Jeune et jolie, elle joue les ingénues, mais aussi les femmes spirituelles et piquantes. Elle excelle dans Marivaux, Musset, Molière, Feydeau... Sous le regard attentif de l'auteur elle crée le rôle d'Asmodée de François Mauriac.

Mais au début des années 1960, elle a envie de changer d'air : «*Maurice Escande (l'administrateur de la Comédie-Française) me regardait toujours comme une jeune fille...mais je n'avais plus l'âge de mes rôles!* ». Commence alors une autre carrière, plus variée, plus libre aussi. D'André

Roussin à B.H.L. (Bernard-Henri Lévy), en passant par Anouilh, Beckett, Ionesco, Duras... Gisèle Casadesus explore avec brio un répertoire plus contemporain. Bernard Murat la fait même remonter sur les planches en 2003 (elle a 89 ans) pour une pièce de Pirandello, *À chacun sa vérité*. Et c'est un triomphe. Sa passion du théâtre reste intacte : «*Je ne joue plus, car c'est trop fatiguant, mais je continue d'aller très souvent au théâtre, à l'Atalante, par exemple, où ma fille (Martine Pascal) a joué Enfance de Nathalie Sarraute.*

Le cinéma, autre passion, a pris le relais. Son premier film ? *L'Aventurier* de Marcel L'Herbier en 1937. «*J'y tenais le rôle de la jeune fille; heureusement le tournage était rapide à cette époque, car je n'avais pas de congés à la Comédie-Française.* Elle joue avec tous «les monstres sacrés»: Michel Simon dans *Vautrin* de Pierre Billon en 1943, Raimu dans *L'Homme au chapeau rond* du même réalisateur en 1946, Jovet dans *Entre Onze heures et minuit* de Henri Decoin en 1949. Puis, après une période plus calme, où la télévision prend une place importante, André Cayatte, Roger Vadim, Michel Deville, dans les années 70 et plus tard Claude Lelouch, Pascal Thomas, Valérie Lemercier (entre autres) lui offrent de jolis rôles. Mais, c'est en 2010 qu'elle connaît une nouvelle consécration avec *La Tête en friche* de Jean Becker. Entre Gérard Depardieu (Germain, l'analphabète), et Gisèle Casadesus (Marguerite, la vieille dame cultivée) la rencontre est authentique.

D'ailleurs, elle ne tarit pas d'éloges sur le comédien : «*son professionnalisme est exemplaire et avec moi il a été d'une grande attention, un vrai nounours.*»

Sans un brin de nostalgie

Mais c'est déjà loin, et Gisèle Casadesus vit dans le présent. Un nouveau tournage l'attend. Entretiens, elle savoure le plaisir d'être chez elle dans ce coin du 18e où elle se sent bien. Elle y a beaucoup de bons souvenirs : les jeux avec son frère dans le square d'Anvers et le square Saint-Pierre, la marchande de glaces de la rue de Steinkerque, les fêtes foraines sur le boulevard, son mariage en 1934, à la mairie du 18e, avec l'homme qui deviendra son compagnon jusqu'à sa mort en 2006 (à 100 ans). L'école ? «*Je n'y suis jamais allée, un professeur venait à la maison me donner des cours particuliers, mais mes enfants, oui, évidemment. Jean-Claude, le directeur de l'orchestre de Lille, a été élève au lycée Jacques-Decour dans les petites classes.*» N'oublions pas les vendanges dont elle fut la marraine. «*Ça passe vite une vie, quand on la vit pleinement.*», dit cette grande dame, sans un brin de nostalgie. Son arrière-petite-fille (qui est infirmière) a donné naissance il y a quelques mois à un bébé. «*Dans la famille Casadesus, il y a eu dans le passé cinq générations. On est de nouveau cinq générations...*»

Dominique Delpirou